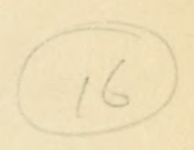

3 1761 07036232 2

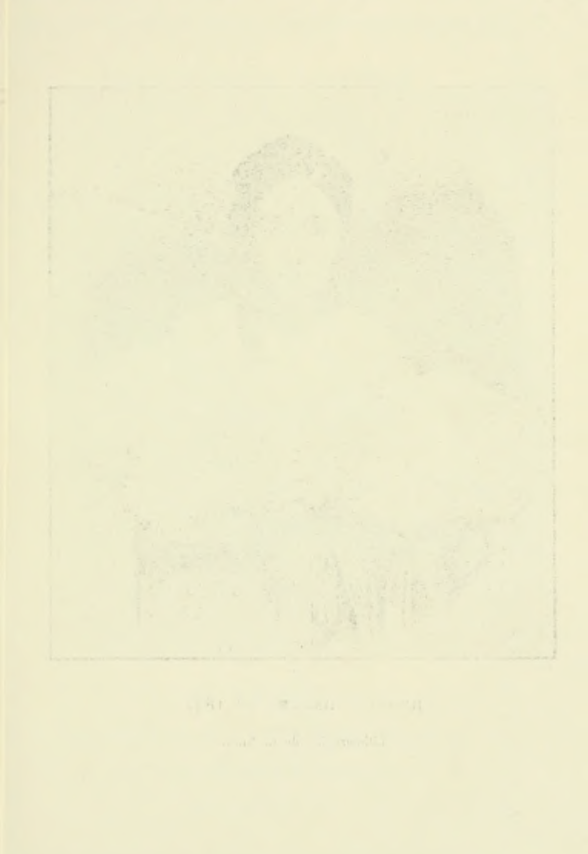



# HISTOIRE

DE

# JULIETTE DROUET

Il a été tiré de cet ouvrage
cinq exemplaires sur hollande van Gelder
numérotés de 1 à 5.





JULIETTE DROUET EN 1832

Lithographie de L. Noel.

JEAN-PIERRE BARBIER

# JULIETTE DROUET

## SA VIE. — SON ŒUVRE

Par des Documents inédits



A PARIS
CHEZ BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
MCMXIII


LIBRARY
AUG 1 1910
UNIVERSITY

# POURQUOI NOUS ÉCRIVONS CE LIVRE

Il y a plusieurs raisons. La première, la plus importante, c'est qu'un heureux hasard nous a fait mettre la main sur divers documents relatifs à Juliette Drouet. Documents inédits que nous avons jugés intéressants, et que par ce présent livre nous tenons à faire connaître. Disant en outre que la source en est sûre, aussi sûre qu'être se peut en semblable occurrence ; que nous les avons trouvés par-ci par-là, souvent même au hasard des marchés où l'on n'a pas craint de les livrer. Que nous les avons réunis ; que nous nous sommes composé de cette

façon une petite collection " Drouetiste " et " Hugotiste ". Collection pour nous très précieuse, car dans le dossier que nous possédons en dehors des lettres et des manuscrits que nous publions et dont, afin de vous donner quelques détails, nous voudrions bien parler en ouvrant ici la parenthèse.

(Voici d'abord le manuscrit intime où Juliette a noté ses impressions de Jersey. Elle les trace sur de grandes feuilles in-4°, au recto et verso, d'une écriture très serrée, très fine et couvrant ainsi onze pages. Accumulant fautes d'orthographe sur fautes d'orthographe... oh! combien!... et se servant pour les renvois d'un signe assez inédit et amusant formé d'une croix et de petits points aux angles. Elle y épingle, à la date du 24 décembre 1852, une coupure du journal de Jersey l'*Impartial*. Fragment se rapportant à " la représentation si impatiemment attendue " dont elle a parlé à la date du 20 et du 22 décembre. Cette repré-

sentation n'eut pas lieu d'ailleurs et on dut en faire à Jersey une affaire d'État si l'on en juge par la longueur, le ton et la prolixité de l'article. Au dos de ce fragment de journal, mêlé à la publicité de l'hôtel de la Pomme d'Or, où un *Nota bene* nous apprend que la patronne, M[me] Boisnet, possède toujours en magasin des vins français et de l'absinthe en gros et en détail; mêlé à la publicité du Grand Hôtel du Nord, à l'avis d'un " John Coutanche ", écrivain de la Cour royale et attourny de Demlle, " qui demande à tous les créanciers et héritiers de Jean Lemprière de remettre entre les mains du greffier de la Cour Royale de cette île tous leurs droits, comptes, faits, obligations, actes de rôles, engages, mortgages concernant ledit héritage ". Un tout petit entrefilet nous apprend que " *Napoléon le Petit* est en vente chez M. Ph. Falle, libraire, au bas de la place Royale "; puis une pièce de vers assez bien tournée d'un certain Joseph Déjacque, lequel nous in-

forme de la mort de Louis Voitelain, qui dut être, selon toute probabilité, un personnage important des îles Normandes, si l'on en croit les vers suivants. Le lecteur y retrouvera l'évidente et inégale imitation du grand exilé.

Encore un Verbe, ouvriers et poètes,
Que l'Hôpital lègue à nos souvenirs...
Que le scapel couche sur vos tablettes,
Murs noirs et froids, Panthéon des Martyrs !

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Comme le Christ, il naquit prolétaire,
Et pour étoile eut celle des penseurs.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

De la misère il vida le calice.
Le froid, la faim ont flagellé ses jours,
La maladie est le cuisant cilice
Qu'il promena dix ans par les faubourgs.
— Quand des faux dieux — le veau d'or, l'arbitraire,
Il flétrissait le culte criminel.
Les Malthusiens l'ont conduit au calvaire.
Qui meurt en Christ ressuscite immortel !

Le manuscrit de 1848 n'a rien de parti-

culièrement intéressant. Il est du même format que l'autre, mais d'une écriture plus irritée ce nous semble, plus héroïque et plus grosse, ce qui fait que le manuscrit semble plus étendu...)

Mais pourquoi tant paraphraser sur ces documents? Puisqu'ils s'en peuvent passer parlant assez par eux-mêmes et que le texte en est rapporté avec une grande exactitude et une extrême fidélité — sauf toujours pour l'orthographe! — dans la seconde partie de ce volume.

Il est pourtant une chose que nous aimerions dire ici, c'est de quels éléments se composent le petit dossier dont nous avons parlé précédemment.

Donc, en dehors des fragments de l'œuvre de Victor Hugo que Juliette recopie amoureusement, cela va sans dire, avec un grand soin et un grand ordre que le poète s'applique à détruire en jetant au hasard du feuillet des apophtegmes comme celui-ci : " Quelle force que celle-ci, n'être rien ",

mais quelle force dirons-nous d'émettre une pensée si hardie et quant à lui surtout, car nous ne croyons pas qu'il ait fortement pensé à cette pensée-là, mais qu'il l'a écrite, car il y avait une belle et forte antithèse.

En dehors de ces fragments, disions-nous donc, nous avons pu trouver de nombreux documents particulièrement variés.

C'est, par exemple, une carte de la maison G. Hull " Ancient Furniture Dealer " de Londres, où il achète, écrit-il, " un vieux cadre 3 livres, payé 2 livres. Je redois 1 livre plus 4 schillings pour l'emballage ". Cet achat était-il destiné à la maison de son amie? tout nous porte à le croire.

C'est un mois, presque jour pour jour après son arrivée à Jersey, qu'il va à Plémont, en face du Plainmont de Guernesey et de la " maison visionnée " des *Travailleurs de la mer,* qu'il envoie à Juliette une plume d'oiseau de mer sur laquelle il

épingle une languette de papier sur laquelle il écrit :

" Trouvée près de Plémont dans la baie, 4 septembre 1852.

" Pour toi

" La plume vole, le cœur reste.

" V. H. ".

C'est encore, un papier, une vulgaire bande de journal qui, nous dit Juliette, est son " premier copeau depuis Guernesey ", et le texte de son " copeau " est un mot peu aimable... toujours envers l'Empire.

C'est une boîte renfermant un cachet à ses armes. " Cachet des armes de Victor Hugo ", écrit-il sur la boîte.

C'est une modeste bouteille d'encre, *d'encre allemande*, où sur la bande il trace nerveusement ces mots : " la seconde moitié de l'*Année terrible* a été écrite avec l'encre de cette bouteille ".

C'est une feuille de chêne adressée à Ju-

liette pour lui souhaiter " Bonne année " le 3 janvier 1864, et sur laquelle il a écrit ces vers que nous avons déchiffrés à grand'-peine et que nous croyons être ceux-ci :

To dream, not die
De ce chêne sec misérable partie,
Le vent d'hiver allait m'enlizer.
Ce fou, ce rêveur amoureux me cueille,
L'amour sauve tout ; va-t-il me sauver ?
Si dans un écrin quelconque on m'accueille,
Au lieu de mourir, je m'en vais rêver.

UNE FEUILLE D'AUTOMNE.

C'est enfin et pour y mettre un terme, l'exemplaire n° 1 sur chine de *Napoléon le Petit* dans l'édition de Paris de 1875, avec cette dédicace courte mais combien intime et près de l'auteur : " Le premier est à toi. V. ".

C'est... en un mot, vous allez dire, la liste de ce que nous possédons sur ces deux personnages si diversement illustres. Que c'est très bien, très intéressant ; mais bien

inutile. Mais non! pas inutile, fastidieux peut-être et encore, ne nous sommes-nous pas proposé d'utiliser tout ce que nous savions sur Juliette et sur son intimité avec le poète? et dire ceci, n'est-ce pas soulever un peu le voile arachnéen de cette intimité?

Alors il n'y a qu'une chose à nous reprocher : c'est que nous sommes bien loin de notre seconde raison, mais enfin remontez, s'il vous plaît, au commencement de cette longue parenthèse et voyez quel est le deuxième motif qui nous pousse à écrire ce livre. C'est que nous avons toujours aimé la compagne des grands hommes, et ne serait-ce que pour un plaisir tout personnel, la publication de ces documents nous fut douce à entreprendre et nous espérons que ce plaisir sera partagé par ceux qui nous liront.

Il est peut-être présomptueux de notre part de croire que ce qui nous intéresse intéressera également les autres. C'est

pourquoi nous demandons pardon d'avoir commis ceci et que nous invoquons, pour alléger notre faute — si faute il y a — que Juliette Drouet et Victor Hugo gagneront à être mieux et plus intimement connus, qu'il ne faut pas laisser dans l'ombre cette femme pour qui Hugo a écrit la bonne moitié de son œuvre et qu'il aimait à présenter en ces termes : " Je vous présente le véritable auteur de la *Légende des Siècles,* des *Travailleurs de la Mer,* de tout ce que j'ai écrit depuis décembre, M^me^ Drouet, qui m'a protégé alors et sauvé ". Non, que personne n'ignore Juliette, que ceux qui possèdent des documents les fassent valoir, que ceux qui honorent Hugo honorent sa compagne, l'amie de la maison, la maîtresse accueillie au foyer conjugal, (ce qui semble dépasser un peu les limites du vrai) mais que nous nous plaisons à dire et à démontrer par ce mot écrit à M^me^ Drouet, alors à Bruxelles et signé de François-V. Hugo, et dont voici la copie :

" Chère Madame,

" Voulez-vous venir partager notre dîner de famille? Le jeune couple prend sa volée pour toute la soirée et ma mère pense avec raison que le vide laissé par eux ne peut être mieux comblé que par vous.

" Croyez à mon plus affectueux dévouement. "

Ce mot est authentique et visiblement sincère. Alors vous voyez bien que c'est remplir un devoir que de faire connaître " quelque chose " de Juliette comme on a fait connaître des détails sur la vie d'Adèle Foucher. Et que sans dire qu'elle était digne d'être la vraie femme du poète, ce qu'elle fut d'ailleurs plus que M^me Hugo, on peut sans hésitation parler d'elle en bien comme en mal et la faire entrer dans l'histoire du poète, lui rendre la place qu'elle y occupa. Et si quelqu'un entreprend un jour une histoire globale de la vie, des œuvres du poète, y joindre les documents concer-

nant la vie, le rôle si discret et si occulte de cette maîtresse légitime que fut Juliette Drouet.

Faites une histoire du Dante sans parler de Béatrix, faites une histoire de Pétrarque sans parler de Laure, une histoire de Molière sans parler de la Béjart, une histoire de Rousseau sans parler de Mme de Warens, une histoire de Hugo sans parler de Juliette, cette histoire sera incomplète. Il y faudra joindre ce que l'on sait sur ses héroïnes et sur Juliette, voici la modeste contribution que nous apportons. Puisse-t-elle servir un jour, nous en serons heureux, car nous aimons d'une ardeur juvénile Hugo et la belle Juliette, la femme qui réunissait ces deux antipathiques beautés, a dit Hugo, et du corps, ce qui est très bien et de l'âme ce qui est plus rare.

Voici donc; l'inédit de cet ouvrage est nous ne nous le dissimulons pas, le principal intérêt. Ces pièces, qui ont pour titre *Jersey*, l'*Insurrection de février 1848*, nous

les ferons précéder d'une notice biographique sur Juliette. Dans cette notice il n'y aura rien de bien nouveau, des biographes plus éminents, mais dont la partialité ne fut pas la qualité maîtresse, ont déjà parlé de cette adorable femme et leurs volumes sont tous à lire. Pourtant nous avons intercalé à la date, des pièces inédites de Juliette, telles que la lettre à sa fille, la feuille de comptes, diverses lettres à divers personnages, et de plus tout ceci sera écrit sans souci de la forme élégante, de la phrase à effet. Ce sera l'œuvre d'un compilateur, si vous voulez, qui n'a pas craint de laisser en blanc les époques où les documents sérieux lui faisaient défaut. Mais qui peut se dire que tout ce qui est noté est rigoureusement exact ; ce qui, nous l'espérons, fera prendre plaisir à ceux qui voudront bien nous honorer en lisant ce livre. Nous voulons dire encore tous nos remerciements — avant de terminer cette trop longue préface — à notre aimable, encourageant et obligeant

ami M. Paul Martine, qui nous a donné quelques renseignements intimes sur l'époque de 1848, ce qui eût manqué inévitablement. Car, et cela nous le disons en empruntant l'idée de Musset[1] et afin que, si nous avons péché ou dans le style ou dans toute autre chose, on ne nous condamne pas trop sévèrement, puisque nous aussi avons à peine atteint l'âge d'un homme.

1 Sonnet au lecteur des deux volumes de vers de l'auteur. *Premières poésies.*

# JULIETTE DROUET

SA VIE. — SON ŒUVRE

# SA VIE

Le 10 floréal an VII, à Fougères, on unissait un jeune couple, Julien Gauvain et Marie Marchandet. Dans la même ville, le 10 avril 1806, ce ménage donnait le jour à une fille, et toujours dans la même ville, l'enfant âgée de dix mois à peine perdait sa mère, âgée seulement de vingt-huit ans, et son père âgé, lui, de trente ans. Ainsi la pauvre petite (à qui l'on avait donné les prénoms de Julienne et de Joséphine) fut dès le

berceau cruellement frappée. Un oncle qui n'était point général (comme elle le disait) mais bien garde général des forêts, ce qui diffère assez sensiblement sans en être pour cela moins honorifique, prit soin d'elle et l'éleva si tendrement que la reconnaissance de l'enfant lui fit plus tard adopter son nom. Le " général " se nommait Jean-Baptiste Drouet.

A sept ans, on la mit dans un pensionnat religieux, au petit Picpus, cette maison où Mme de Genlis voulait se retirer, mais qu'elle quitte bientôt, trouvant la règle trop inhumaine. Eh bien! cette maison abrita l'enfance de la gracieuse Julienne. D'ailleurs, elle y était bien traitée, ayant deux tantes-mères vocales dont Hugo nous dit les noms, " Sainte-Mechtilde et mère des Anges ". Elles lui adjoignirent pour apprendre la peinture le professeur des impératrices Joséphine, Marie-Louise et de la duchesse de Berry, le bon, le délicat peintre en fleurs Redouté. Il lui trouvait un

tempérament d'artiste, ce qui veut dire sans doute coquette, espiègle, mutine, hilare, qualités ou défauts assez inattendus dans le pensionnat, parmi ses enfants habillés de bleu, portant le bonnet blanc et, sur la poitrine, le Saint-Esprit de cuivre. On raconte [1] qu'elle avait à un haut degré déjà le talent de mystifier et qu'un jour on trouvait dans le cloître des papiers sur lesquels étaient tracés ces mots qui devaient faire frissonner les êtres aux visages émaciés, les moitiés d'êtres qui hantent au lieu d'y habiter ces couvents où semblent devoir s'éteindre les passions humaines : " Mon père, je m'accuse d'avoir été adultère. — Mon père, je m'accuse d'avoir levé mes regards vers les messieurs ", etc... ; et Julienne avait neuf ans : on peut voir par là qu'elle n'avait aucune disposition à prendre le voile, et combien nous en sommes heureux ! et combien nous applaudissons à la

[1] Et c'est Victor Hugo lui-même dans la deuxième partie du livre 6 des *Misérables* relative au Petit Picpus.

réponse qu'elle fit à Mgr de Quélen à qui on la présentait comme postulante : " Monseigneur, c'est contre mon gré. " Et en brave homme qu'il était, le monseigneur la rendit à sa famille. Elle avait alors environ seize ans ; que faire ? l'éducation reçue au pensionnat ne lui ouvrait aucune carrière, elle dut végéter pauvrement et peut-être penser au jeune poète déjà illustre qui, la même année, après trois ans d'une correspondance enflammée, voyait se réaliser son rêve : épouser Adèle Foucher. Elle n'entrevoyait pas alors, la petite Julienne, que ce rêve si ardent ne devait pas durer après 1833, sans qu'elle fût devenue elle-même la belle Juliette, la princesse Negroni de " Lucrèce Borgia ", la maîtresse de " l'enfant sublime ".

Nous n'avons pu savoir ce qu'elle devint durant les deux années 1823 et 1824, ou du moins nous en sommes réduit aux hypothèses. Nous aimons mieux, et l'on saura nous le pardonner, passer sur cette courte époque, et arriver à 1825, où, connue sous le simple

prénom de Juliette, elle passe par l'atelier du sculpteur Pradier. Celui-ci, frappé par la régularité de ses traits, la prit pour modèle d'une de ses deux célèbres statues de la Concorde, celle de Lille ou celle de Strasbourg. Personnellement, nous aimerions mieux cette dernière, car on pourrait supposer que parmi les fleurs apportées chaque année au pied de l'effigie de la noble cité perdue, il en est quelques-unes pour l'héroïne de tant de poèmes, pour l'immortelle inspiratrice que devait devenir Juliette Drouet.

Nous disions que Pradier s'en servit d'abord à titre de modèle. Puis elle devint sa maîtresse. Elle eut une fille, Claire, qui devait être charmante si elle ressemblait à sa mère, mère dévouée comme vous en pourrez juger par la lettre que nous citerons plus loin et qui est datée de 1840, lettre pathétique, lettre de vraie mère, pleine de cœur et d'esprit.

Cette " œuvre ", la meilleure de Pradier, fut de 1827, c'est-à-dire à l'époque où il ne

craignit pas de jeter à la porte Juliette et son enfant qu'il refuse de nourrir! Imaginez l'âcre douleur de cette femme qui, déshonorée, n'osait plus rentrer chez son " général ", n'étant plus reçue nulle part, mais bien mise en marge de la société par la faute du Grand sculpteur!...

Que fait-elle l'année suivante? où va-t-elle? Nous l'ignorons. Vit-elle avec Alphonse Karr, qu'elle a connu à l'atelier de la rue de l'Abbaye? avec Félix Harel, le Mercadet du théâtre? Celui-ci du moins, ayant meilleur cœur, la prend, lui inculque, ce qui n'est pas difficile quand on a frôlé la misère, des notions de comédienne et la fait débuter au " Théâtre Royal ", qu'il dirige en qualité de régisseur, à Bruxelles. Ici commence une phase nouvelle dans la vie de la petite pensionnaire du couvent de Picpus. Disons d'abord qu'elle eut plus de succès dans cette carrière et que tour à tour, suivant son directeur (qui peut-être lui était attaché par des liens plus étroits...), elle

jouait avec la troupe de M^lle Georges, le 27 février 1830, le rôle d'Emma dans *l'Homme du monde* d'Ancelot, puis, le 25 mai 1831 dans *le Moine* de Fontan, à l'Odéon, dans *le Jeune prince de Merville*, et le 7 juillet 1831 dans *l'Homme au masque de fer*, le 3 août 1831 dans *Catherine II* d'Arnould et de Lockroy. En 1832, elle obtient enfin un rôle principal, celui de l'héroïne dans la pièce d'Anicet Bourgeois et de Dumas père, *Térésa*. Enfin elle triomphe à côté de Dorval, dans le rôle de la marquise de *Jeanne Vaubernier*, 17 janvier 1833.

Mais c'est ici que se produit la célèbre rencontre qui allait faire de Juliette la Polymnie, la Calliope et la Melpomène de Victor Hugo.

En effet, le 2 février 1833, la Porte-Saint-Martin représente le saisissant et célèbre drame qui a pour héroïne la dona Lucrezia Borgia. Drame qui a valut à l'auteur — ceci dit en passant — de chaleureux applaudissements et au théâtre, lors de la pre-

mière, deuxième et troisième représentation, la coquette somme de 84,769 francs ; or, dans ce drame, Juliette, ambitieuse qu'elle était déjà, ne voulait pas accepter le rôle insignifiant, à son avis, de la princesse Negroni. Hugo et Harel eurent toutes les peines du monde à l'y décider. Ils lui promirent un large dédommagement ; ce fut d'abord un article des plus élogieux et, dix-sept jours plus tard, sous le fallacieux prétexte d'un bal au Gymnase, le commencement de la liaison qui devait durer un demi-siècle. D'où l'on peut induire que l'amour n'est pas nécessairement éphémère... Hugo, a-t-on dit, avait auparavant rencontré Juliette à une soirée analogue à celle qui vit leur première nuit d'amour ; mais Juliette, farouche (il faut le croire), n'osa pas s'approcher de lui ; toutefois, voulant par pure vanité peut-être se voir aimée de lui, aurait demandé à Gustave Planche comment il fallait s'y prendre pour y arriver, à quoi répondit l'avisé critique : « Il

faut, en public, lui dénouer les cordons de ses souliers et lui baiser les pieds avec admiration. " Non, tout ceci n'est que légende et ne doit pas être admis, car tout le monde sait que Hugo, vis-à-vis des femmes, était extrêmement bon, poli et n'aurait jamais supporté cet hommage ridicule ; de même il faut rejeter ce conte d'après lequel Adèle, la propre femme de Victor Hugo, aurait prié Alexandre Dumas de décider Juliette à devenir la maîtresse de son mari. En réalité, si Hugo et Juliette s'aimèrent c'est uniquement parce que Victor Hugo, " le dur jaloux, l'orgueilleux offensé ", était aigri contre sa propre femme et, de plus, était subjugué par le charme de son interprète, qu'il se fait prendre au piège aussi d'un amour insensé et qu' " il court après l'objet qui nuit et jour l'enlève ", comme le dit Saint-Beuve dans son *Livre d'amour*.

Adèle Foucher avait eu un triste amant, Sainte-Beuve ; Victor eut dès lors une

dévouée maîtresse, Juliette, qui dut quitter la vie bruyante et aventureuse qu'elle menait soit avec un certain millionnaire russe, soit avec quelques autres; qui dut aussi, pour se conformer au désir de son véritable amant, de celui qu'elle ne devait plus quitter, abandonner son riche mobilier, vendre tout ce qu'elle possédait, afin de s'installer dans une très modeste demeure, au 35 *bis* de la rue de l'Échiquier. Hugo, encore peu favorisé de la Fortune, lui avait loué cet humble logis où il va venir souvent, afin de faire redevenir perle cette fange et apporter, car

> ... C'est ainsi que tout remonte au jour,
> Un rayon de soleil ou un rayon d'amour [1].

Pourtant, avant d'avoir tout vendu et s'être réfugiée quelques jours chez une de ses sœurs à Brest (jours qui durent être pleins de mortelle angoisse pour Hugo),

[1] " N'insultez jamais une femme qui tombe. "

elle se partageait (!) entre son prince russe et le poète, situation humiliante et fausse qui la décida à renoncer à tout pour suivre uniquement son illustre ami. Celui-ci, de son côté, pour relever la jeune femme de sa triste déchéance, avait réussi à faire reconnaître sa fille par Pradier, à payer les quelques créanciers pressants et à louer l'appartement que j'indiquais plus haut. Juliette dut aussi quitter le théâtre, ce lieu de " perversité "; après l'échec de *Marie Tudor*, le 6 novembre 1833. Et ce fut une grande désillusion pour l'auteur de *Lucrèce Borgia*, qui croyait fermement au génie artistique de sa Juliette. A tel point qu'il voulait la faire admettre à la Comédie Française (ambition de tous... même de ceux qui disent qu'ils n'y veulent pas entrer), ce qui n'aboutit pas, vu l'insuffisance notoire de celle-ci.

Que disait de tout cela Mme Hugo, à qui Pierre Foucher demandait si la belle princesse Negroni lui donnait toujours des inquiétudes? Je ne le sais, mais on peut supposer

qu'ayant elle-même sa part de responsabilité dans cette désertion du foyer conjugal, elle laissait faire et ne faisait aucune objection (tout au moins on ne nous en rapporte aucune), à ce que Hugo mît dans ses poèmes [1] le nom de l'amante et à ce qu'il voyageât en sa compagnie, ce qu'il fit pour la première fois, je crois, l'année où Léopoldine fit sa première communion dans l'été de 1836, ils visitèrent la Normandie et s'arrêtèrent à Fougères, là où était née Julienne-Joséphine Gauvin et où elle put se rappeler ses tristes débuts dans la vie, évoquer la route déjà parcourue, route longtemps si triste mais aujourd'hui sinon brillante, tout au moins heureuse et remplie de toutes les satisfactions du cœur.

L'année qui suit le voyage en Normandie, on la voit s'efforcer d'aider Hugo. Sa

[1] Presque tous ces recueils de poésies, à dater de 1833, depuis les *Chants du crépuscule* surtout jusqu'à la *Chanson des rues et des bois*, sont pleins d'elle, quoiqu'il ne l'ait nommée nulle part. Une seule pièce lui est dédicacée, c'est la poésie XXVI des *Chants du crépuscule*.

tâche est obscure et souvent pénible. Elle est sa consolatrice, son soutien, son secrétaire (!). Elle date du 28 novembre 1837 une belle lettre que Hugo envoie au condamné *Journet*, qui est au bagne de Brest et sur lequel nous n'avons pu, pour notre part, rien trouver, si ce n'est que c'est probablement l'apôtre Journet, de Carcassonne.

Nous possédons de 1840 une lettre à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure et que nous estimons devoir être reproduite entièrement. Elle est adressée à sa fille Claire Drouet, et non Pradier, alors âgée de treize ans et en pension chez M^lles Stureau et Savouré. Voici le texte de cette belle et maternelle épître, écrite d'Heidelberg par Juliette :

Institution de M^lles Stureau et Savouré

Pour M^lle Claire Drouet.

87 *bis*, rue d'Enfer. Paris.

“ *Heidelberg, 9 novembre 1840.*

“ J'ai reçu avec bien de la joie ta petite

lettre, ma chère fille, et j'espère en recevoir encore une à mon passage à Trèves. Si tu veux ne pas perdre de temps et me répondre de suite, afin que M. Lanvin mette ta lettre dans la sienne à l'adresse ci-dessus. J'ai lu avec peine que tu n'avais pas encore vu M. Pradier, mais j'espère que dans l'intervalle de ta lettre et de la mienne tu auras été plus heureuse et que tu l'auras vu au moins une fois (!). Je le désire de tout mon cœur. Tu es dans une bonne voie, mon enfant, persiste avec courage et persévérance pour moi qui t'aime de toute mon âme, pour toi qui te feras aimer et estimer de tous ceux qui te connaîtront. Sois bonne et respectueuse avec tes excellentes maîtresses, douce et indulgente avec tes compagnes, travaille avec confiance à tous tes devoirs, réprime la violence de ton caractère, aime Dieu et ta mère, ma chère bonne fille, et tu seras heureuse et bénie. Tu dois être rentrée en classe depuis huit jours ma bien-aimée, mets bien à profit le mois qui

va s'écouler afin que je puisse t'avoir sans amertume et sans regret auprès de moi à mon arrivée. Retiens bien tout ce que te dit M<sup>lle</sup> Pedrelli, qui me paraît non seulement une bonne et charmante maîtresse, mais un excellent professeur, travaille et donne-toi des leçons à toi-même, à toute heure du jour; mets toute ton attention et tous tes soins à retenir les conseils de la bien bonne et bien maternelle M<sup>me</sup> Stureau, dessine le plus possible d'après nature et ne travaille plus pendant la récréation, je te permets de te reposer sur ton *cabas (!)*. Tu as oublié de me dire quels étaient les prix *uniques* que tu avais reçus, je te prie de ne pas omettre ce petit détail dans ta seconde lettre. Donne cette petite lettre à Suzanne et dis-lui que je ne la ménagerai pas si ses bas ne sont pas à passer dans une bague. M. Toto est toujours bien bon pour toi et te fais un joli petit dessin que je te donnerai à Paris si je ne te l'envoie pas dans une lettre· Adieu, chère enfant bien-aimée, tra-

vaille, pense à moi et sois bonne ; je t'embrasse de tout mon cœur. Ta mère,

“ Juliette DROUET. ”

“ Présente mes respects à Mlle Stureau et fais tous mes compliments à ces dames, il ne faut pas mettre la lettre de Suzanne à la poste, mais la lui donner à elle-même. ”

Juliette adorait sa fille et l'on peut penser sa douleur quand Hugo perdit la sienne en 1843, triste date rappelant la tragédie de Villequier. Cette année vit se promener dans les Charentes Georget (*alias* Hugo) et sa compagne ; 1843 vit aussi paraître ce répugnant livre où Sainte-Beuve étale son amour avec Adèle Foucher en des vers médiocrement inspirés et par la haine et par la passion, où il mêle les noms de l'illustre poète avec ceux de sa filleule, la petite Adèle Hugo. Mais nous n'avons pas à insister sur ce malin et chétif pamphlet.

Nous ne pouvons résister à l'envie de vous

faire assister, puisque cela nous est possible, par la pensée, aux petits travaux de comptabilité que pour Hugo faisait Juliette. Elle tenait son livre de dépenses, réglait le budget de sa maison ; d'ailleurs, sans plus de préambule, en voici la preuve et pardonnez-nous de mettre ici des chiffres à propos d'un poète dont on ne devrait connaître que les vers.

| Dates | Recettes du mois de février 1843 | Francs | Sous | Liards |
|---|---|---|---|---|
| 1 | Reste en caisse . . . . . . | 10 | 3 | 1/2 |
| 1 | Argent de la bourse de mon Toto[1] . . . . . . . . . . | 10 | » | » |
| 2 | Argent de la bourse de mon Toto . . . . . . . . . . | 10 | » | » |
| 3 | Argent de la bourse de mon Toto . . . . . . . . . . | 5 | » | » |
| 4 | Argent de la bourse de mon Toto . . . . . . . . . . | 10 | » | » |
| 5 | Argent gagné par mon adoré | 55 | » | » |
| 8 | Argent de la bourse de mon chéri . . . . . . . . . . | 5 | » | » |
| | *A reporter* . . . . | 105 | 3 | 1/2 |

[1] Toto, contrairement à ce que l'on pense, c'est, et nous sommes certain, Victor Hugo.

| Dates | Recettes du mois de février 1843 | Francs | Sous | Liards |
|---|---|---|---|---|
| | *Report*. . . . | 105 | 3 | 1/2 |
| 9 | Argent des jetons de l'Académie . . . . . . . . . . . | 36 | » | » |
| 10 | Argent de la bourse de mon chéri . . . . . . . . . . | 10 | » | » |
| 11 | Argent de la bourse de mon chéri . . . . . . . . . . | 10 | » | » |
| 13 | Argent de la bourse de mon chéri . . . . . . . . . . | 10 | » | » |
| 15 | Argent gagné par mon Toto. | 40 | » | » |
| 18 | Argent de la bourse de mon adoré . . . . . . . . . . | 20 | » | » |
| 21 | Argent de la bourse de mon adoré . . . . . . . . . . | 5 | » | » |
| 22 | Argent de la bourse de mon adoré . . . . . . . . . . | 5 | » | » |
| 23 | Argent gagné par mon Toto. | 50 | » | » |
| 26 | Argent de la bourse de mon chéri . . . . . . . . . . | 10 | » | » |
| 27 | Argent de la bourse de mon chéri . . . . . . . . . . | 10 | » | » |
| 28 | Argent de la bourse de mon chéri . . . . . . . . . . | 12 | 10 | » |
| | | 323 | 13 | 1/2 |

| Dépenses générales du mois de février 1843 | Francs | Sous | Liards |
|---|---|---|---|
| Nourriture et vin, repas à Toto compris . . . . . . . . . . . | 138 | 6 | 1/2 |
| Charbon. . . . . . . . . . . . | 10 | 4 | » |
| Éclairage . . . . . . . . . . . | 14 | 3 | » |
| Entretien de la maison et port de lettres . . . . . . . . . . | 19 | 17 | 1/2 |
| Faux frais, argent de poche . . | 4 | 7 | » |
| Gages . . . . . . . . . . . . . . | 25 | » | » |
| Blanchissage, gros et fin . . . . | 15 | 11 | » |
| Reconnaissance renouvelée, capital 35, intérêts . . . . . . . | 3 | 18 | » |
| Toilette, parfumerie, entretien. . | 17 | 18 | » |
| Dépense commune . . . . . . . | 33 | 4 | » |
| Dette . . . . . . . . . . . . . . | 10 | » | » |
| Avancé pour Claire . . . . . . | 22 | 10 | » |
| Donné aux Lanvin . . . . . . . | 1 | 2 | » |
| | 315 | 100 | 1/2 (!) |

| A déduire sur la dépense rigour. | | |
|---|---|---|
| Dépense commune. . . . | 33 | 4 |
| Dettes . . . . . . . . . . | 10 | » |
| Reconnaissance. . . . . | 3 | 18 |
| Avancé pour Claire . . . | 22 | 10 |
| Donné à Lanvin. . . . . | 1 | 02 |
| | 70 | 14 (!) |

| | Francs | Sous | Liards |
|---|---|---|---|
| *Reste en caisse :* | | | |
| Total . . . . . . . . . | 315 | 1 | » |
| Recette . . . . . . . . | 323 | 13 | 1/2 |
| Déficit. . . | 8 | 11 | 3/2 (!) |

Reste pour la dépense ordinaire 244, 6 1/2 sur lesquels il y a sept repas à Toto et une partie de son blanchissage.

Est-ce assez méticuleux? assez " bonne ménagère "? Tout s'y trouve : nourriture, entretien, dettes. C'est que les grands écrivains, les grands hommes ne vivent pas, comme on serait trop disposé à le croire rien que de gloire et de poésie! D'ailleurs, à cette époque, Hugo n'était pas l'homme riche qu'il devint dans sa magnifique vieillesse[1].

Pourtant, malgré toutes ces preuves de dévouement, Victor Hugo fut infidèle à Ju-

[1] Il laissait, paraît-il, dix millions. Et l'on conte qu'il échangea, à l'âge où Juliette songeait à faire un testament, les 250,000 francs qu'elle avait économisés contre sa bibliothèque, ses papiers et ses bibelots. Ce qui a permis aux intéressés de faire plusieurs salles du musée de la place des Vosges.

liette; oui, l'on connaît cette aventure qui lui arriva lorsqu'il était pair de France (1845); aventure fâcheuse avec Mme Biard, femme du statuaire, et avec qui, dit-on, pour employer une expression populaire, Juliette " se crêpa le chignon " peu avant l'incident principal de cette liaison, c'est-à-dire du constat d'adultère qui serait devenu sérieux sans l'intervention de la femme qui prétendait généreusement n'être pas la compagne digne d'Hugo : Adèle Foucher.

Je dis aventure sérieuse. En effet, Hugo était arrêté s'il n'avait été pair de France, donc inviolable. Mme Biard fut enfermée à Saint-Lazare, en sortit assez vite, il est vrai, et, je le crois fort, resta quelque temps la maîtresse de Victor Hugo. Elle était femme de lettres et signait de son nom de jeune fille, Léonie d'Aunet.

A la suite de cette piteuse équipée, Hugo devait, ce qu'il ne fit d'ailleurs pas, se réfugier en Espagne, d'où il fut supposé

avoir rapporté cette formule qu'il aimait : " A los pies de sa dona. "

L'année suivante Juliette nous apparaît profondément triste. Elle vient de perdre sa fille.

Quel âge hier? vingt ans, et quel âge aujourd'hui?
L'éternité. Ce front pendant une heure à lui.
Elle avait les doux chants et les grâces superbes :
Elle semblait porter de radieuses gerbes ;
Rien qu'à la voir passer, on lui disait merci !
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Et moi je l'avais vue encore toute petite,
Elle me disait vous et je lui disais tu.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . et maintenant
Allez à Saint-Mandé, cherchez dans le champ sombre,
Vous trouverez le lit de sa noce avec l'ombre,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Douce Claire aux yeux noirs avec des cheveux blonds.

Toute la poésie de Hugo " A Claire P. " demandait à être rapportée ici, mais nous nous sommes borné à ces quelques vers, afin de donner l'envie de lire la pièce entière qui

est ma foi fort belle (*Contemplations*, livre II, pièce xiv). Le temps ne fit pas oublier à Juliette cette fille chérie. Pas même le travail qu'elle s'imposait pour recopier les travaux de Hugo, pour recopier même sa correspondance. Témoin cette lettre que nous transcrivons simplement pour donner encore une preuve du sentiment profond que le poète avait de la pitié. Lettre que Juliette écrit même au nom de Victor Hugo à M^me Henriette Vauthier :

« Madame,

« Je ne suis rien qu'un homme honnête et je n'ai pas d'autre passion parmi les hommes que la justice et la vérité, je suis de ceux qui souffrent, avec ceux qui aiment, avec ceux qui travaillent, je hais toutes les formes de la tyrannie et je n'ai qu'un vœu dans ce monde, faire tomber les armes et les chaînes.

« Votre lettre si noble et si douloureuse

va au fond de mon cœur. Si je devais être récompensé, madame, vos remerciements me récompenseraient bien au delà du peu que j'ai fait et du peu que je vaux ; dites à celui que vous aimez et dans lequel vous souffrez que ma main se tend vers lui fraternellement. Hélas ! pourquoi donc dans cette France y a-t-il encore des haines ?

" Veuillez recevoir, madame, l'hommage de mon douloureux respect.

" Victor HUGO.

" *7 avril 1850, Dimanche.*"

Pas même les innombrables épîtres qu'elle lui envoyait. Épitres toujours d'amour, jamais banales, et dont nous détachons de celles connues ces fragments :

" J'ai le délire de l'amour comme d'autres ont le délire de la fièvre.....

" Ce qui est à toi est à moi..... "

Et elle se nomme " la plus indécrottable

Juju qui soit " et l'appelle son " cher petit cacochyme ".

Le 16 juin 1851, elle lui assure que " son cœur déborde d'amour pour son sublime bien-aimé " et le même jour elle lui dit dans une autre lettre : " Ce que j'éprouve ressemble à la vénérable compassion et à la pieuse pitié de la Madeleine devant les tortures de son Christ adoré. "

Le mois suivant elle lui dit : " Ne t'impose aucun devoir même celui de m'aimer, si c'est un devoir ; la chose que je redoute plus que la mort, c'est de m'inposer à toi " etc., etc.....

Il y en a des monceaux de ces " gribouillis ", de ces " daguerréotypes ", de ces pensées. Dans ces lettres, tout est passion et vient d'un sentiment de vérité, d'amour profond, exalté, pour lui et pour sa famille même. Le 29 septembre 1851, ne lui répète-t-elle pas : " Je t'adore jusque dans ta noble famille ". Nous relevons encore ce passage du 4 novembre 1851 : " Je pense que

notre bon temps est fini à partir d'aujourd'hui[1] ". Tout au moins le bon temps d'amour placide. Bientôt allait commencer l'exil ; déjà on en voulait à cette famille des Hugo : Charles avait été condamné, V. Hugo, n'ayant pas réussi à se faire entendre, s'enfuit à Bruxelles, n'attendant pas le coup d'État, le 12 décembre 1851. Il descendit à l'Hôtel de la Porte-Verte le 14, et le 15 juin 1852, au 16 de la place de l'Hôtel-de-Ville avec 3 francs par jour pour sa nourriture et son logement. Il se faisait appeler M. Lanvin[2]. Oui, l'amour pacifique s'était déjà terminé quand arriva un matin de février 1848 l'avènement de la Répu-

[1] Tout le monde prévoyait le coup d'État prochain du président contre l'Assemblée, et de l'Assemblée contre le président.

[2] Prenant ainsi le nom du père adoptif d'une de ces bonnes avec qui, nous le savons, il eut des relations que peut-être un jour nous conterons : cette bonne signait Blanche Marie, avait servi longtemps au Brésil et se maria, le 2 décembre 1870, avec un M. Émile Rochereuil à l'église de Saint-Jean-Baptiste de Belleville.

blique et le bouleversement dans la vie du poète qui n'était plus pair de France. Il alla alors habiter au 37 de la rue de la Tour-d'Auvergne, et Juliette tout près de lui, dans la cité Rodier. Lors du coup d'État, devenu républicain de royaliste qu'il était, il se cacha pendant quelques jours chez Juliette, et le 11 décembre il quitta Paris. Il était à Bruxelles quand parut le décret du 9 janvier 1852 lui interdisant l'entrée du territoire français et le laissant sans ressources hors de sa chère France. Il dut vendre tout son mobilier aux enchères en juin 1852.

Mais nous nous égarons, le lecteur nous excusera de laisser errer notre plume du côté du poète ; il faut toujours parler de Hugo quand on parle de Juliette et réciproquement.

Donc Juliette l'avait suivi et rejoint aussitôt afin de passer près de lui les longues années d'exil. Il dut la faire vivre sur son maigre budget (budget touchant parfois au paupérisme) *et voulait*, disait-il, *la faire*

*sortir de sa vie,* étant forcé de lui refuser même le nécessaire ; il lui proposa donc de le quitter, de l'abandonner dans son malheur, elle refusa et, dit un biographe, " elle fit preuve d'une abnégation héroïque et spontanée ".

Sitôt arrivé, il rédigea son *Histoire d'un crime* (commencée le 13 décembre 1851, terminée le 5 mai 1852), puis il commença le 21 juin 1852 le violent pamphlet intitulé *Napoléon le Petit,* qu'il termina le 14 juillet et que Juliette recopia. Elle demanda pour sa peine la fameuse bouteille d'encre sur laquelle Hugo écrivit :

> De cette bouteille sortit
> " Napoléon le Petit ".

bouteille qui fut la propriété successive de Juliette, de son docteur Yvan et du prince Napoléon.

Après l'apparition de cette satire, la Belgique, craignant de garder un citoyen aussi dangereux, le pria de quitter son terri-

toire, ce qu'il fit toujours accompagné de Juliette et de son fils Charles, le 31 juillet 1852, à bord du paquebot *La Ravensbourne,* à destination de Londres. Il n'y resta que peu d'heures, puis repartit aussitôt pour Jersey, s'installa à l'hôtel de la Pomme d'or à Saint-Hélier, et dix-sept jours après il entra définitivement (pour trois ans) à Marine-Terrace, ce " vilain cube de pierres blanches aux petites fenêtres à guillotine " qu'il payait quinze cents francs par an. Puis c'est la vie paisible, familiale, où le soir on fait parler les tables, où François-Victor rédige son journal de l'exil et où Juliette trace les lignes qui suivront dans la partie inédite de cet ouvrage *Jersey,* puis bientôt va commencer la troisième partie, l'expulsion de Jersey, à la suite de l'article trop violent que firent paraître dans leur journal les proscrits de l'île de Jersey qui siégeaient à Saint-Hélier. Avec vingt-six proscrits on chassa Hugo. Il arriva à Guernesey le 3 octobre 1885, habita dans la maison qu'il

devait donner plus tard à Juliette, 20, rue Hauteville, et six mois plus tard, le 16 mai 1855, il achetait " maison et jardin ", dit le contrat, " situés à Hauteville sur le fief du roi, payé 51 quartiers 4 deniers et 3 quints de froment de rente " (soit 24,480 francs). Une fois installé, il commença tous les jours à aller régulièrement voir sa Juju à 10 heures ; et souvent même avec ses fils y allait dîner quand elle habitait sa villa des " Amis " puis quand elle fut au 20, rue Hauteville, sa première maison qu'il avait meublée lui-même, soit par achat, soit de ses propres œuvres, peintures, surtout panneaux de bois pyrogravés [1].

Pour le remercier, dit un biographe, Juliette lui acheta la vierge ancienne qu'il débaptisa et transforma en statue de la Liberté, écrivant sur le socle ces vers :

[1] Aujourd'hui au Musée Victor Hugo.

Le peuple est petit, mais il sera grand
Dans tes bras sacrés, ô mère féconde.
O liberté sainte au pas conquérant
Tu portes l'enfant qui porte le monde.

Ils se font des cadeaux, Juliette est reçue de la meilleure façon chez Mme Hugo, elle recueille dans les paniers du poète les moindres papiers, et si elle a pu saisir le moment d'existence d'un " copeau ", elle s'empresse d'en prendre note. Ainsi ces mots presque indéchiffrables tracés sur le dos d'une lettre de mariage, où elle note : " Écrit la nuit sans lumière, samedi. " Ainsi encore cet autre plus lisible, écrit sur un fragment de bande du journal *La Presse* qu'elle a soin d'identifier en y marquant ces mots : " Premier copeau depuis Guernesey, mont Saint-Jean [1], Hôtel des Colonnes, lundi, datée du 20 mai 1861. "

Le temps a passé sans grandes aventures

1 Au village de Waterloo.

dignes d'être signalées. La belle-mère de Hugo, la comtesse de Salcano, est morte à Blois. Juliette va à Waterloo avec le poète pour y passer quelque temps. Elle y reçoit des lettres qu'Hugo s'empresse de noircir de sa " royale écriture ", revient à Guernesey, écrit à sa grande amie M^me^ Lethureau pour lui demander si elle a reçu la *Chanson des rues et des bois*. D'ailleurs nous transcrivons ci-dessous cette lettre. Elle fait voir que Juliette ne cachait pas sa liaison et elle a l'avantage d'être un document inédit comme d'ailleurs la plupart des pièces qui constituent ce petit travail.

*Via London*
FRANCE - PARIS

Madame L. Lethureau,
2, rue de l'Église, à Neuilly,
Banlieue de Paris.

*Guernesey, 2 novembre 65, jeudi.*
*20, Hauteville Street.*

" Me voici enfin de retour sur mon

rocher, ma bien chère amie, après quatre longs mois d'absence. Je suis arrivée ici malgré vent et marée, il y a trois jours seulement, et c'est à peine si j'y suis séchée et remise sur mes jambes après l'horrible traversée que j'ai eue; mais me voilà, c'est-à-dire Nous voilà; tout est bien et serait mieux encore si nous avions pu ramener la famille avec nous, la famille tout entière; espérons que ce sera pour l'année prochaine; en attendant, je voudrais bien que ta pauvre santé s'améliore et que les affaires de ton vaillant et excellent mari triomphassent des obstacles qui se renouvellent au fur et à mesure de ses efforts. Il est impossible que ce jour n'arrive pas. En attendant, on a dû lui remettre de la part de l'*auteur* un exemplaire des *Chansons des rues et des bois*. L'a-t-il reçu? Tu me diras cela dans ta prochaine lettre. J'ai fait part à mon grand ami de tous vos bons sentiments pour lui; il en a été comme toujours très ému et très touché; il m'a chargée

de vous en remercier par des tendresses pour toi et par une cordiale poignée de main pour son cher ami M. Lethureau.

" Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur.

" J. DROUET.

" Je te prie de faire tous mes compliments à ton fils et de faire remettre cette lettre le plus tôt possible à l'excellente M^me^ Lanvin après l'avoir cachetée. Plus que jamais je conserve l'espoir de te revoir, de vous revoir tous à Paris; mais sois tranquille, tu en seras avertie par les événements, et il n'y aura pour toi aucune surprise, si ce n'est l'émotion bien partagée de nous retrouver encore une fois et pour toujours dans la vie.

" J. D. "

Juliette, nous croyons avoir omis de le

dire, était très jalouse [1]. Ce billet que nous trouvons, écrit probablement après la mort de Mme Hugo (à Bruxelles 1868), est ainsi libellé :

" Madame, les lettres adressées à M. V. Hugo ne sont point ouvertes par lui ; celles que vous lui adressiez récemment ne lui ont point été remises. "

C'est avec cette désinvolture, d'ailleurs permise, qu'elle intercepte des lettres nombreuses de personnes féminines principalement...

Voici venir 1870, la date fatale et endeuillée. Le 4 septembre 1870, à quatre heures exactement, la République est proclamée à Paris. Le 5, Hugo et Juliette, qui étaient à Bruxelles, partent pour Paris. Le poète avait tenu sa parole : " Quand la République sera proclamée, je rentrerai. " Il est

1 Pourtant non nous ne l'avons pas omis. Quand elle se " crêpa le chignon " avec Mme Biard, ce n'était pas pour d'autre raison que la rivalité.

accueilli par des acclamations. Et le soir, il ne put s'empêcher de dire à ceux qui l'ovationnaient :

— Ah! vous me payez en une heure dix-neuf ans d'exil. "

Il alla..., ils allèrent, je veux dire, 5, avenue Frochot, chez P. Meurice, et successivement ils habitèrent 66, rue de La-Rochefoucaud, puis 21, rue de Clichy, où Juliette occupait le troisième étage et Hugo le quatrième. En 1871, quelque temps avant d'habiter la dernière maison qui vit passer ces deux gloires; ces deux gloires je dis bien, ils firent une ascension, et Juliette vieillissante et malade voulut à toute force suivre son inséparable et tendre ami.

Hugo était à Bordeaux quand mourut son fils Charles; il y était allé en qualité de représentant du peuple (élu de Paris, le second sur 43 députés pour préciser) ; il revint à Paris assister au lugubre enterrement, au milieu des barricades et du peuple en armes. Puis il repartit pour Bruxelles,

suivi toujours de son inhérente Juliette ; il y resta tout le temps de la guerre civile, ce dont on lui fit grief. Personne n'ignore le scandaleux et stupide incident de Bruxelles, ou plutôt l'agression, le boycottage du 27 mai 1871 qui a eu pour héros, avec V. Hugo, son fils François-Victor ; agression brutale qui fut suivie, pour le poète, d'une expulsion non moins brutale de la part du gouvernement belge. Alors, au moment de quitter la Belgique, il publie une déclaration à propos de l'incident, qu'il termine par ces mots : " Pas une déposition n'a été judiciairement recueillie, et le principal témoin, qu'avant tout on devrait appeler, on l'expulse. " Et alors vagabond il repart, arrive dans le grand-duché de Luxembourg et demeure à Vianden. La Lyre ouvrière lui donne une sérénade et Hugo répond par son discours : " A mes amis de Vianden. " Juliette est naturellement avec lui. Elle passe son temps à écrire et à conter d'amusantes anecdotes. Nous avons eu la bonne

fortune de retrouver quelques traces de sa copie. Voici un fragment écrit à Vianden dans la " maison que j'habite au coin du pont ", dit le poète. Elle est datée du 5 août 1871, c'est-à-dire trois mois et cinq jours après son arrivée.

" M. Théodore André (de Rooth) racontait hier à M. V. Hugo que du temps que son père était bourgmestre de Vianden, il se souvenait d'avoir marié le dernier comte de Falkenstein avec une de ses parentes, Mlle X..., noble comme lui et aussi pauvre que lui ; c'était en hiver. Le sentier qui mène au vieux bourg en ruine avait tout à fait disparu sous la neige et la jeune fiancée courut risque de la vie pour arriver jusqu'au château, où il y avait nombreuse et sauvage compagnie. La jeune fille, qui avait été élevée chez le gouverneur de Prague, fut un peu désenchantée de son futur et de sa châtellenie, mais, le mariage tiré, il fallut le boire ; le mariage civil eut lieu dans la masure féodale et le

mariage religieux dans l'église qui est auprès ; la messe fut hurlée, dit le narrateur, par les trois frères du mari avec un entrain épouvantable. A la sortie de l'église, le comte de Falkenstein s'empara de la taille de sa femme et se mit en devoir de lui faire valser la *valse des époux* sur la place même de l'église ; d'après l'observation du bourgmestre que la neige était un mauvais plancher pour les petits souliers blancs de la mariée, le comte répondit qu'il valait mieux que la comtesse risquât d'attraper des engelures que de désappointer les musiciens qui étaient venus pour la faire danser la valse traditionnelle. Après le bal, on se tourna vers le dîner ; au moment de se mettre à table, le bourgmestre remarqua que la comtesse douairière de Falkenstein, au lieu de prendre part au festin, restait assise sur un tas de bois, dans un coin de la salle, sans interrompre de fumer une énorme pipe qu'elle tenait dans ses dents. Il s'approcha d'elle pour l'engager à se

mettre à table, mais elle répondit qu'elle préférait à tout ce régal fumer l'excellent tabac, le meilleur qu'elle eût fumé de sa vie, que venait de lui donner son cousin M...

Un des grands chagrins du comte de Falkenstein devenu vieux et de plus en plus appauvri était que l'on chassât sur ses anciens domaines. Tant que les chasseurs étaient en vue, il ne bougeait pas de la lucarne d'où il les regardait, les yeux pleins de larmes.

" M. P. André ayant acheté les terres s'empressa de laisser au pauvre comte le droit unique de chasse, mais il n'en profita pas longtemps : le chagrin avait abrégé sa vie.

Les jours de la kermesse de Vianden, il venait à la ville, vêtu d'une grande redingote verte devenue bleue par le long usage qu'il en avait fait.

" M. Philippe André disait encore qu'il lui était arrivé souvent de se trouver très loin de chez lui pendant la saison de la

chasse et forcé de demander l'hospitalité au hasard dans quelques villages ou hameaux ; on parlementait longtemps et peureusement avant d'ouvrir la porte, enfin le pauvre paysan finissait par se rassurer.

Pendant que M. André parlait, il entrevoyait de moment en moment des figures curieuses et hagardes qui se cachaient dès que M. A... rencontrait les leurs. Enfin il y en eut une qui se hasarda à entrer dans la chambre, puis, s'enhardissant, il s'approcha de M. A... et le toucha à l'épaule et dit au maître du logis, de l'air le plus étonné et le plus admiratif : " Le drap de son habit est aussi fin que celui de M. le curé. "

N'est-elle pas amusante et parfois touchante cette histoire rapportée par Juliette, dont le dévouement est inlassable? Nous rapportons, pour en donner une preuve, le mot qu'elle adressa à une dame ayant apporté un manuscrit à Hugo, qui l'avait laissé disparaître dans les paperasses de son cabinet

de travail. Juliette voulut bien chercher, mais le manuscrit restait introuvable. La dame à son tour voulut chercher aussi ; mais elle se vit gratifier de cette phrase : « Madame, personne n'entre ici ! Vous me passeriez plutôt sur le corps ! » N'est-ce pas une énergique preuve du culte qu'elle portait à son poète, à son amant et à ses " copeaux précieux "? Et nous pensons (sans les nommer) à d'illustres écrivains qui sont tous unanimes à en dire du " bien ". Pourtant nous en citerons un, un très bon et très dévoué familier de la maison d'Hugo, Adolphe Pelleport, qui composait, on le sait, des vers à tout bout de champ à la louange d'Hugo et de son amie. Mais ce qu'on ignore c'est la teneur des lettres qu'il écrivait à Hugo et à Juliette ; nous avons un exemple de chacune, et nous nous permettons de les reproduire. On y trouvera sans doute une exagération dans la louange poussée jusqu'au fanatisme, mais dont nous n'avons pas le droit de contester la sincé-

rité. En voici une adressée à Juliette et datée de Besançon, le 26 décembre 1880 :

“ MADAME ET IMMORTELLE AMIE,

“ J'ai vu hier la chambre où Il est né et j'ai nécessairement pensé à Vous en voyant la lumière, là où le soleil a allumé le regard du géant visionnaire et a touché de son rayon ce pont prédestiné qui devait être un astre aussi dans le ciel de l'Humanité.

“ Devant cette maison sacrée, sur la place Saint-Jean, une fontaine charmante semble prétendre que son murmure a été jadis le camarade de plusieurs balbutiements du grand homme, qui (Lesclide ne le croira pas) n'a pas toujours su parler, à ce qu'il paraît, puisque... ce siècle avait deux ans, lui aussi, *in illo tempore*.

“ A quelques pas de ces murailles glorieuses où, plus encore que le soleil, la plus immortelle des mères a donné le jour au

plus grand poète du monde, se dresse une superbe colonne Corinthienne que l'on a découverte il y a dix ans, restes orgueilleux d'un ancien théâtre romain que la terre, en s'entr'ouvrant, a rendus à la vieille ville et qui semblent indiquer, comme une main antique, la maison où est né le créateur du Théâtre moderne.

" Au milieu de ces colonnes relevées s'épanouit un square joyeux ; tout à l'heure je suis allé y rêver, et voyant des fleurs sourire aux bords des gradins écroulés, à travers les débris des fûts et des chapiteaux de pierre, j'ai demandé au gardien la permission de les cueillir, étant dans l'impossibilité de les voler : ces fleurs sont des pensées. Elles avaient l'air de vous regarder au milieu de ces grandes colonnes ces tiges granitiques dont votre gloire étoilée sera la plus céleste fleur, Madame.

" Et je la vois déjà resplendir, en songeant au jour où ces colonnades romaines serviront de portique au temple que cette

ville saura construire à votre grand adorateur adoré. Madame, j'ai l'honneur de vous exprimer mes plus respectueux hommages et de vous redire toute ma tendre vénération.

" Votre ami,

" Adolphe PELLEPORT.

" P.-S. — Voulez-vous avoir la grâce, Madame, de dire à mon maître chéri combien je l'aime — trop — car j'en suis bête : L'autre jour, j'ai oublié, en le voyant, tout ce que j'avais à lui dire et que je disais si bien, en regardant le ciel, en chemin. "

L'autre est adressée à Victor Hugo et écrite après une visite à Madrid au collège des Nobles, où Hugo avait passé quelques mois de sa première jeunesse.

" MAITRE CHÉRI,

" J'ai fini par découvrir à Madrid le col-

lège des Nobles qu'a traversé votre sublime enfance.

" Ce gigantesque édifice a été transformé en hôpital militaire en 1841.

" Aujourd'hui, grâce à un jeune médecin de l'armée espagnole, qui est un admirateur de votre Immortalité souveraine, et qui s'est fait un plaisir de cicéroniser mon Hugolatrie à travers tous ces immenses corridors aux voûtes antiques, j'ai visité pieusement ce sombre palais, en me souvenant de cette parole de mon illustre maître :

" Les maisons ont une âme. " Rien n'a été changé dans ces murs grands et sévères qui étaient dignes d'abriter les premières études de Celui qui devait donner son nom à ce siècle magnifique, et dont le génie merveilleux devait bâtir la synthèse impérissable des siècles passés.

" La façade est toujours la même : un portail à deux colonnes s'ouvre sur un grand vestibule qui conduit à une large

salle flanquée de deux jardins à droite et à gauche et terminé par un magnifique escalier de granit qui arrive au premier palier, se bifurque en deux branches s'épanouissant en un imposant corridor dont les voûtes cintrées se coupent à angles sphériques égaux.

" Cher vénéré maître, veuillez me pardonner d'être un dessinateur *malgré moi, si maladroit. (La lettre contient un dessin du collège.)*

" Mais vos souvenirs d'enfance pourront très bien corriger mes lignes... qui ne peuvent faire ressortir sur le papier que ma bonne volonté !

" J'ai parcouru ces grands dortoirs où vous avez commencé à rêver, ces grandes salles où votre plume a essayé son essor sacré.

" Dans une ancienne salle d'étude les bocaux d'une pharmacie remplacent les livres d'autrefois.

" C'est donc toujours un peu la même

chose, Φαεηαηα τῶν ψυχῶν, comme chez Osymandyas.

“ Près d'une fenêtre, j'ai vu jouer des soldats, au milieu des fioles que, tout d'un coup, j'ai prises pour des *pintes*, et je me suis cru dans la *Légende des siècles*, en plein palais *Macérano !*

“ La chapelle non plus n'a pas varié.

“ Enfin, pendant deux heures, je vous ai vu à l'âge du citoyen Georges, dans ce bâtiment colossal.

“ Je vous ai regardé monter avec vos jeunes camarades les marches sonores de cet escalier superbe, qui fera partie dans l'histoire de cette échelle infinie que gravit votre gloire.

“ Dans l'une des cours j'ai cueilli cette verdure : ce n'est que du fusain, mais devant vous, cher sublime Ami, toutes les feuilles sont égales, car votre regard doit changer tous les arbres en laurier.

“ Votre respectueux ami,

“ Adolphe PELLEPORT ”.

“ *P.-S.* — Voulez-vous, cher Maître, me faire l'honneur de dire à M^me^ Drouet mes bien affectueux souvenirs et mes plus respectueux hommages.

“ A bientôt ”.

Juliette était bien la vraie M^me^ Hugo, c'est elle qui, malade, soignait quand même son illustre ami et c'est à elle qu'on adressait les lettres à lui remettre. Jusqu'à Paul Foucher, beau-frère de Hugo, qui, écrivant à l'occasion de la fête du poète le 27 février 1881, fait suivre l'adresse de l'auteur de *la Légende des siècles* de ces mots : “ Aux bons soins de Juliette Drouet ”.

Bientôt, hélas! allait disparaître cette compagne dévouée, cette femme qui fut sa chose, bien plus qu'il ne fut la sienne, dit Léon Séché.

Elle souffrait d'une maladie grave du cœur, mais voulait toujours soigner au détriment de sa santé le poète vieillissant. Elle s'étiola, s'alita, et le 11 mai 1883 la vit

s'endormir dans l'inéluctable mort. Et dire que cette année ils l'avaient commencée par les mots : " Je t'aime ", et que trois mois après cette suprême affection lui était ravie. Et dire que Hugo lui avait réservé dans son testament une donation qui lui permettrait de ne pas être embarrassée après lui et de pouvoir, dans un bon fauteuil, songer aux jours heureux d'autrefois, aux batailles que son grand ami livrait, à la fièvre qui les empoignait dans les circonstances graves de sa vie agitée. Et tous ces rêves subitement envolés.

Ah ! oui, comme le dit Malherbe : " La mort a des rigueurs sans pareille ", et ses rigueurs firent atrocement souffrir le grand vieillard, à " qui la sombre visiteuse avait pris et l'épouse et les enfants ; seul elle le laissait survivant aux désastres de sa famille, à la ruine de sa postérité ".

Le 12 mai, à 3 heures moins le quart, Hugo vit, des larmes dans les yeux, s'en aller le triste cortège, la dépouille de la

femme qu'il avait tant aimée. Qu'il dût se sentir seul et le cœur serré, lui l'homme de la lutte, l'homme de la gloire, l'homme qui bravait tout et qui était si cruellement frappé par la grande invisible transformée peut-être en une secrète Némésis qui voulut le laisser survivre encore pendant deux années.

On conduisit le cercueil à Saint-Mandé, on prononça, nous croyons, des discours et ce fut l'éternel oubli.

Nous avons voulu y faire un pèlerinage et nous avons trouvé la tombe, parce que nous savions que rien, aucune inscription n'y figure, si ce n'est quatre vers de la poésie de Hugo " A Claire P... ". La belle Juliette, et sous la pierre de droite, pierre unie, blanche et pure comme le fut sa vie d'amante et rien, pas une fleur.

Oh! c'est vrai, maintenant qui s'en souvient de la femme envers laquelle il fallait être ami, si l'on voulait être l'ami de l'auteur " aimé des muses " que fut V. Hugo.

O! lecteurs, riez, mais respectez cette pieuse naïveté : nous avons apporté un bouquet de modestes violettes, nous nous sommes découvert et nous avons causé à l'esprit de ce tombeau, puis nous sommes parti, laissant s'endormir le fantôme que nous avions un instant troublé, dans la paix de ce champ et à l'ombre des noirs cyprès et des grands sycomores.

# SON ŒUVRE

*Nous percevons très bien que le titre « Son Œuvre » n'est pas ce que promet cette seconde partie du volume. Son Œuvre voudrait dire, si nous prenions cette locution au sens où elle est prise le plus communément : étude sur son œuvre. Or Juliette n'a pas fait de grandes œuvres et ne peut pas, à l'instar de son ami, prétendre à une étude de ce genre.*

*En intitulant « Son Œuvre », nous avons voulu dire, énoncer, publier ce qu'elle a fait, son œuvre jusqu'ici inconnue.*

*Pourrait-elle s'appeler Mémoires ? non. Souvenirs ? peut-être un peu plus justement que « Son Œuvre ». En tous les cas, lisez, jugez et dites vous-mêmes si nous nous sommes trompé.*

# L'INSURRECTION DE FÉVRIER 1848

*« Au milieu de cet assourdissement inexprimable, Xavier Durrieu me croisa comme je traversais le boulevard mitraillé, il me dit : — Ah ! vous voilà, je viens de rencontrer Mme D..., elle vous cherche.*

*« Mme D... et Mme de la R..., deux généreuses et vaillantes femmes, avaient promis à Mme V. Hugo, malade et au lit, de lui faire savoir où j'étais et de lui donner de mes nouvelles. Mme D... s'était héroïquement aventurée dans ce carnage. Il lui était arrivé ceci à un coin de rue : elle s'était arrêtée devant un amoncellement de cadavres et avait eu le courage de s'indigner ; au cri d'horreur qu'elle avait poussé, un cavalier était accouru derrière elle, le pistolet au poing, et, sans une porte brusquement ouverte où elle se jeta et qui la sauva, elle était tuée. »*

(*Histoire d'un crime*, édit. *Ne varietur*, pp. 79-80.)

*" Le ministère Guizot durait depuis sept ans. Jamais ministre n'avait été plus exécré du peuple, pour sa platitude envers l'Angleterre, son entêtement à repousser la réforme parlementaire et la réforme électorale. Divers scandales surexcitent encore l'opinion irritée. Aussitôt l'opposition inaugure la campagne des banquets réformistes. Les étudiants manifestent. Un grand banquet, à Paris, est interdit par Guizot. Mais le combat s'engage sur plusieurs points. La garde nationale appuie l'insurrection. Le roi, désespéré, demande à Guizot sa démission. Aussitôt éclate une allégresse universelle. Mais une panique des troupes amène un massacre inattendu sur les boulevards. En vain, Thiers et Bugeaud essayent de sauver la couronne. Les troupes du général Bedeau refusent de tirer. Le poste du Château-d'Eau est emporté, les Tuileries forcées. Louis-Philippe, épouvanté, abdique et s'enfuit, sous un déguisement, en Angleterre, où il mourut deux ans après. "*

(Résumé de la Révolution de février 1848, tiré du vol. III, page 102, de l'*Histoire de France* publiée chez Dupont.)

C'est donc après cette aventure et par la " généreuse, vaillante et héroïque femme " dont parle V. Hugo dans le passage que nous avons rapporté plus haut, que ce qui suit a été rédigé.

*Mardi 22 février 1848.*

De midi à 2 heures, les boulevards, depuis la rue Saint-Claude jusqu'à la rue du Faubourg-Poissonnière, sont pleins de promeneurs ou de gens affairés, mais dont rien ne fait supposer une préoccupation inquiétante [1] ; les boutiques sont toutes ouvertes, les omnibus et les voitures de place circulent comme à l'ordinaire, les fenêtres sur le boulevard ont

[1] Depuis quelques jours, la presse annonçait, pour cette date, une manifestation grandiose en faveur de la réforme électorale. Un grand banquet " réformiste " devait se tenir aux Champs-Élysées (XII[e] arrond. d'alors). Il devait être présidé par le poète Lamartine, qui avait décidé de s'y rendre malgré la défense formelle du gouvernement.

toutes du monde, mais tout cela est gai et a plutôt l'air d'attendre le bœuf gras que l'émeute.

Cependant il paraît qu'il y a eu à la Madeleine, sur les boulevards et rue Laffitte, devant l'hôtel de M. Rothschild, des démonstrations hostiles[1].

La Chambre des pairs n'a tenu qu'une courte séance[2]; à la Chambre des députés on a dit que l'hôtel de la marine était pris, mais il n'y avait eu que quelques pierres lancées dans les carreaux. La troupe et le peuple ont l'air de jouer aux barres, mais aucun engagement sérieux n'a eu lieu ; jusqu'à 5 heures du soir[3], aux Champs-Élysées, un poste de[4]... est cerné par le peuple

[1] Elles étaient principalement dirigées contre la garde municipale, alors très impopulaire, dont il sera parlé plus loin.

[2] Au palais du Luxembourg. Victor Hugo en faisait partie.

[3] La troupe proprement dite soutint très mollement les municipaux, et même, sur le boulevard, refusa de tirer et mit la crosse en l'air.

[4] Gardes municipaux probablement.

qui les tient prisonniers ; le général ...[1] se dispose à envoyer X... pour les dégager. Le duc de Montebello emmène sa famille à pied dans le faubourg Saint-Germain ; il tient ses enfants par la main ; le soir, à 7 heures, des cris se font entendre rue Saint-Louis et des groupes d'hommes courent dans la direction de la rue Boucherat. Vers 10 heures, on a essayé d'enfoncer la boutique du fruitier rue Saint-Louis, près la rue Saint-Anastase pour avoir des armes chez le marchand de vin qui fait le coin de cette même rue, on a pris un merlin et cassé des carreaux chez le boulanger en face l'église. Ils ont pris des grands coutelas à tailler le pain et tous les bâtons qu'ils ont pu trouver. Ils ont ensuite demandés à boire du vin, on leur a offert de l'eau, ce que voyant ils s'en sont allés. Toute la nuit on dit qu'on a essayé d'entrer de vive force dans la maison

1 Probablement Bugeaud, récemment rappelé d'Afrique pour combattre l'insurrection éventuelle.

et d'enfoncer les boutiques dans tout le quartier du Temple et du Marais pour avoir des armes. Le mercredi matin 23, on bat le rappel[1]; vers 10 heures, un bruit lointain de pierres qu'on jetterait d'assez haut sur le pavé se fait entendre dans la direction de la rue du Temple. Le bruit se rapproche et se multiplie de plus en plus. Enfin il est impossible de se méprendre plus longtemps. Ce sont des coups de feu qui se succèdent, puis des décharges en mousqueterie; sur les 2 heures, des coups de canon se mêlent aux fusillades. A 3 heures, le propriétaire envoie barricader la porte du jardin donnant sur la rue Dorée. On enlève l'échelle du bûcher, on ferme et on barre les volets et les portes donnant sur le jardin. Dans ce moment-là même, on dirait que le quartier du Temple et des Filles-du-Calvaire saute[2]. A partir de

[1] Pour convoquer la garde nationale en laquelle Louis-Philippe avait la plus entière confiance.

[2] La lutte s'était engagée, assez mollement d'ailleurs, dans ce vieux quartier, théâtre des insurrections d'alors.

ce moment-là, on n'entend plus que quelques détonations éloignées. Sur les 5 heures, les cris de "Vive la ligne!" se font entendre. A 6 heures, Toto dit que le ministère est changé[1], qu'il n'y a plus rien à craindre. A 8 heures du soir, le cousin de Suzanne qui vient de chez sa sœur dit qu'on commence à faire des barricades autour de Notre-Dame[2], qui jusque-là avait été fort tranquille, mais que ce ne sera rien puisque le ministère est changé et qu'on illumine partout[3]. A 11 heures, au moment où Toto s'en va, après m'avoir dit sa rencontre, sur les boulevards, des jeunes gens qui lui avaient appris le coup de fusil de l'hôtel des Capucines[4]. Suzanne entend par derrière

[1] Louis-Philippe venait de se résigner, bien qu'à regret, à renvoyer son ministère Guizot. On parlait d'un ministère Molé ou d'un ministère Thiers.

[2] C'était alors un quartier pauvre, aux rues étroites, aux maisons vieilles qui renfermaient surtout une population ouvrière.

[3] Notamment tout le long des boulevards.

[4] Singulier euphémisme. En réalité, ce fut une décharge

battre le rappel, crier et tirer des coups de fusil.

Quelques minutes après, le tocsin sonnait [1] et la fusillade éclatait de toute part avec furie et sans interruption. Le matin du jeudi 24, de 6 à 7 heures, tout semble apaisé et l'on peut aller dans le voisinage faire ses provisions. A 8 heures, le bruit et la fusillade recommencent. De temps en temps, on entend crier " Vive la troupe de ligne! ", " Vive l'École polytechnique! [2] ". A 1 heure, la troupe passe rue Saint-Anastase, complètement désarmée [3], donnant le bras à d'affreux hommes qui ont leurs armes; ces hommes crient: " Vive la troupe de ligne! ", " A bas Louis-Philippe! ", " Vive la Ré-

générale exécutée par un bataillon du 14e de ligne qui gardait la demeure de Guizot. Cette décharge couche par terre cinquante-deux personnes.

[1] Dans presque toutes les églises.

[2] Les polytechniciens d'alors étaient, depuis 1830, à la tête de toutes les insurrections.

[3] La troupe avait refusé de tirer et rendu ses armes.

publique ! ". Les soldats, un sur dix, crient : " Vive le peuple ! ", d'autres crient : " Vivent les jolies femmes ! ". Un officier à moustaches grises s'essuie les yeux.

A 2 heures, on vient me chercher pour me dire que Toto harangue le peuple, qu'il a déjà parlé à la colonne de Juillet et sur le balcon de la mairie ; qu'il a voulu faire accepter la régence[1], mais qu'on s'y est refusé et que des cris de mort se sont fait entendre, qui ont été couverts d'acclamations et de vivats unanimes. Pendant que l'on me racontait cela, un ouvrier proprement mis écoutait avec la plus grande attention, à distance. Il jette son cigare, s'approche et, s'adressant particulièrement à moi, avec des yeux significatifs et intelligents, il me dit : " Tout ce qu'on vous rapporte est vrai ; mais nous avons foi en Victor Hugo ; nous l'aimons ; nous voulons faire tout ce

[1] La régence de la duchesse d'Orléans, alors assez populaire, parce qu'on la savait détestée de Guizot.

qu'il nous dit ; il faut leur laisser crier un peu " Vive la République ! " ; nous, nous voulons de la régence et de la duchesse d'Orléans, parce que Victor Hugo dit que c'est la meilleure chose et que nous le croyons. "

Un instant après, trois jeunes ouvriers, demeurant rue Saint-Anastase, n° 7, rentrent, tenant des flacons de rhum à la main. Ils viennent des Tuileries[1] ; l'un d'eux est légèrement blessé à la tête. Ce sont trois jeunes ouvriers : celui-ci graveur, l'autre ciseleur en bronze et l'autre bijoutier. Depuis trois mois, ils sont sans ouvrage[2] ; ils sont armés jusqu'aux dents et ont l'air de forcenés. Ils crient à pleins poumons : " Vive la République ! " et menacent tout le monde de leurs pistolets. La sœur, jeune

[1] Les Tuileries avaient été occupées sans résistance. Louis-Philippe venait de s'enfuir sur Saint-Cloud et Dreux.

[2] La misère était grande depuis la mauvaise récolte de 1847.

grisette de quinze ou seize ans, les excite de la voix et du geste. Sur les 4 heures, un grand tumulte s'entend du côté du boulevard : c'est le trône qu'on apporte des Tuileries pour le brûler au pied de la colonne de Juillet[1]. On dit que les Tuileries, le Palais-Royal et le Luxembourg sont en feu[2]. Des gamins passent avec des pains de savon, des éponges, des flacons de parfumerie[3]; d'autres ont des capotes à capuchon qui leur traînent sur les talons ; on ne voit rien de leur personne enfouie dans ces capotes. D'autres ont des chapeaux à trois cornes à plumes blanches. Beaucoup d'hommes du peuple ont des merlins, des haches et des hachettes, d'autres des bâtons, d'autres des barres de fer. A 4 heures, la pluie commence à tomber ; on ne voit plus passer autant de peuple dans la petite rue Saint-

1 Ce qui fut fait.

2 C'était complètement faux.

3 Provenant de la mise à sac des Tuileries.

Anastase. A 8 heures, le cousin de Suzanne nous raconte tout ce dont il a été témoin de la fenêtre de sa sœur, quai Napoléon ; le massacre des gardes municipaux sur le quai de l'Hôtel-de-Ville, ces malheureux traînés par leurs chevaux la tête sur le pavé ; les autres, moribonds, se tenant encore à cheval[1], les chevaux courant çà et là, blessés et effrayés, se cabrant contre la formidable barricade qu'ils avaient devant eux. D'un autre côté, des forcenés avaient mis le feu au pont Louis-Philippe, mais le pont, fraî-

[1] Toutefois la majeure partie d'entre eux, réfugiés dans leurs casernes, furent sauvés par le dévouement des gardes nationaux. Voici, à ce sujet, quelques détails tirés des mémoires manuscrits de l'un d'entre eux :

" Nous sommes environ 2,000 hommes à la préfecture et ainsi divisés : gardes municipaux à pied, 600 ; à cheval, 1,250 ; ligne, 600 ; chasseurs à pied, 300, et 200 sergents de ville en tenue civile. Le peuple entoure la préfecture de police et crie : " Rendez-vous, les cipaux ! A l'eau ! à l'eau ! " L'on tire des coups de fusil en l'air, afin que les balles puissent nous retomber sur la tête. Quelques hommes sont blessés... Une nouvelle délégation arrive. Il fut décidé que nous rendrions nos armes. La mort dans l'âme, M. Delessert (le préfet) nous donna l'exemple. Il sortit son épée et la jeta

chement goudronné, avait pris feu tout de suite, et la flamme allait même plus loin et plus vite qu'ils s'y attendaient, de sorte que le tablier s'est effondré dans l'eau avec une soixantaine d'individus qui se sont noyés, excepté vingt qui ont pu être sauvés. Pendant une minute ou deux, on a vu des bras tordus et des jambes enlacées au fil de fer du pont, puis tout s'est abîmé dans l'eau. Son beau-frère, sergent de ville, n'a échappé à la mort, ainsi que tous les autres, qu'en sortant de la préfecture par une petite porte

par terre, dans un coin. Nous fîmes alors de même. On brise les fusils, les sabres ; on déchire les cartouches. Enfin il faut sortir. Environ 2,000 gardes nationaux, sur quatre rangs ouverts, nous attendent pour nous escorter et nous protéger. Je sors presque un des premiers et me place dans les rangs de la garde nationale. Il y avait une foule compacte, composée pour la plupart de curieux. Ceux d'entre nous qui avaient pu revêtir des effets civils se mêlèrent à la foule. Nous partîmes en colonne marchant sur 8 hommes de front, 4 gardes nationaux et 4 municipaux... A l'hôtel-Dieu, la plupart d'entre nous reçoivent des sœurs des effets civils. On finit par trouver pour moi une mauvaise cotte et un vieux bourgeron. Avant de partir, je mangeai une bonne soupe, et quelques instants après j'étais libre. "

dérobée et vêtu d'une blouse. Depuis huit jours, à ce qu'il raconte, le découragement et la tristesse étaient à leur comble parmi les chefs de la préfecture. Pendant les trois jours, 22, 23 et 24, personne ne donnait d'ordres ; faisait son service qui voulait. Il raconte encore qu'il a vu donner, le mardi et le mercredi, beaucoup d'argent aux ouvriers par des gens qui paraissaient les commander. La journée du vendredi 24 est assez tranquille, du moins dans la rue Saint-Anastase. La pluie tombe ; le soir, à 8 heures, les barricades donnent passage de chaque côté à une seule personne, et pour éviter l'encombrement, les sentinelles qui gardent les barricades invitent les *citoyens* à prendre leur droite. Rue du Pont-Louis-Philippe, un homme me dit : " Citoyenne, on te dit de passer à droite ; est-ce que tu es sourde ? f..... le camp sur le quai ". Toujours rue du Pont-Louis-Philippe, un feu énorme est allumé, devant la barricade, avec des poutres et du bois de construc-

tion, déjà à demi consumé par l'incendie ; d'atroces femmes, avec de hideux hommes, se chauffent, chantent, rient et hurlent. La réverbération du feu fait paraître leur visage couleur de sang, toutes les barricades ont des drapeaux rouges, les hommes des lambeaux rouges à la boutonnière et au chapeau, au bonnet, à la casquette, partout. De seconde en seconde, on tire des coups de fusil pour le plaisir. Rue de la Monnaie, on demande aux passants du secours pour les blessés. Sur la place du Louvre, lugubre et déserte, deux hommes marchant devant moi disent : " Avant cent ans, on ne trouvera personne, en Europe, qui veuille être roi. "

Rue Saint-Honoré, dans la maison d'Alphonse Giroux, il y a, sur un transparent : *Ambulance pour les blessés ;* à la porte, sur une chaise, un plat avec une lampe et un écriteau : *Secours aux blessés*. Des chirurgiens en tablier blanc entrent et sortent de la maison. Rue Saint-Honoré, les barricades se resserrent et le passage est presque

impraticable ; un homme ivre force ceux qui passent à crier " Vive la République ! ". Dans la rue de Chartres, des roues et des ferrures de voitures obstruent la rue : ce sont les débris des quatorze voitures de la cour, qui ont été brûlées le jeudi, dans la journée. On voulait assiéger et brûler la maison rue de Chartres, n° 12, parce qu'on supposait qu'elle faisait partie de l'écurie du roi. C'est une petite porte bâtarde, peinte en vert, plus haut, du côté du Carrousel, qui fait partie des écuries ; elle leur a échappé. Il paraît que les cris qu'ont poussé les malheureux municipaux brûlés dans le poste du Château d'eau[1] étaient effrayants, qu'il est impossible de s'en figurer ni de plus terribles, ni de plus déchirants. Les

[1] Les défenseurs du poste du Château d'eau (aujourd'hui détruit) n'étaient pas des municipaux, mais des soldats du 14e de ligne (qui avait exécuté, la veille au soir, la célèbre décharge au boulevard des Capucines). Ils se défendirent longtemps, tuèrent un grand nombre d'assaillants. Finalement, le feu fut mis au poste et ses derniers défenseurs périrent dans les flammes.

balles faisaient voler les tuiles et les ardoises au sixième étage des maisons de la rue de Chartres. Le premier piqueur du roi, jeune homme de vingt ans, venait de recevoir, à 1 heure, l'ordre de mener aux Tuileries la voiture du roi[1]. Le père, la mère et la sœur, inquiets de ce qui allait se passer, se mettent à leur fenêtre, au premier, sur le devant; au moment où le premier cheval débouche de la porte, une fusillade crible ce malheureux, qui tombe de son cheval en disant : " *J'avais un ordre! j'avais un ordre!* " On se précipite sur lui et on l'achève sur le trottoir; quatre chevaux de cinq mille francs pièce sont tués sur le coup : l'un avait le boulet emporté et deux balles dans le cou; les autres, dans le poitrail et dans la tête. Le second piqueur, qui demeurait dans la rue de Chartres, n° 12, en attendant qu'il y eut une place pour son ménage aux écuries, était descendu coura-

[1] Pour la fuite de Louis-Philippe.

geusement à son poste, malgré les prières et les larmes de sa femme, qu'on tenait dans les convulsions pendant que se faisait cet affreux meurtre.

La vie du second piqueur a tenu au recul que les chevaux ont fait faire à la première voiture, car sans cela il recevait la seconde fusillade en pleine poitrine. Après cette seconde fusillade. On s'est précipité sur lui pour le tuer, mais d'autres plus humains l'ont défendu ; on lui a seulement arraché ses habits pièce par pièce pour les brûler avec les voitures. En rentrant le vendredi soir à minuit, nous repassons rue Saint-Honoré. Deux hommes à la mine la plus inquiétante marchaient derrière nous ; l'un disait : " Ce n'est pas pour les femmes à chapeau que nous avons fait la révolution " ; l'autre répondait avec d'affreux jurons : " Les femmes à chapeau, on devrait toutes les pendre [1]. "

[1] La révolution de février était beaucoup plus *sociale* que

Arrivés rue Saint-Honoré, à la barricade de la rue du Coq, nous sommes obligés d'attendre que les jeunes gens de l'école Saint-Cyr passent un à un; chaque fois qu'il en débouchait un de la barricade, c'étaient des cris : " Saint-Cyr! Saint-Cyr! " auxquels répondaient tous ceux qui étaient là : " Vivent les Saint-Cyriens! Vive la République! " Près de la halle trois hommes criaient à tue-tête la *Parisienne*[1], les hommes de garde les appellent, leur parlent tout bas; les trois hommes s'éloignent en disant : " C'est bon! c'est bon! " puis ils reprennent leur air tout bas et en chœur, mais avec la plus parfaite mesure et en ayant bien soin de ne pas élever la voix. La pluie tombe à torrents; des hommes qui nous voient pas-

*politique*. Louis-Philippe s'étant toujours exclusivement appuyé sur les classes riches (en électeurs unitaires). A cette époque, les chapeaux de femme ne se portaient que dans la bourgeoisie aisée. Toutes les ouvrières étaient coiffées d'un simple bonnet.

[1] Chant composé par Casimir Delavigne en l'honneur de la révolution de juillet 1830.

ser disent en regardant moi et Suzanne : " Pour moi, je préfère les bonnets ronds " [1]. J'oubliais de dire que vis-à-vis de la rue de l'Arbre-Sec, une femme, morte ivre, un sabre à la main, refusait de laisser passer des gardes nationaux : " A bas les gardes nationaux ! A bas les mouchards ! A bas les princes ! A bas Louis-Philippe ! Le premier qui passe, je lui plante mon sabre dans le cœur ! A bas la garde nationale ! A bas... ! etc. " Un garde national répondait sur le même ton : " A bas Louis-Philippe ! A bas les princes ! A bas la garde nationale ! A bas tout ! A bas tout le monde, excepté toi, Marie forte en gueule, cependant tu ne referas pas le genre humain à toi toute seule ! " Et tout le monde de rire ; et pour ne pas retarder plus longtemps le passage, on leur fait prendre la gauche de la barricade. On m'a raconté qu'un monsieur

1 Voir notre remarque précédente sur les bonnets et les chapeaux.

demeurant rue de Richelieu, au second, a eu tous ses carreaux cassés jeudi soir, parce qu'il n'avait pas illuminé [1]. Il était absent de chez lui et la portière n'avait pas la clef, elle en avait prévenu les enthousiastes qui répondaient en riant : " Ça lui apprendra une autre fois à être chez lui quand la République illumine ! " Le même soir, des hommes de mauvaise mine nous suivent depuis la fin de la rue Rambuteau jusqu'à la rue Vieille-du-Temple, passant et repassant devant nous avec des allures équivoques. La difficulté d'avoir de la monnaie était si grande que de neuf heures du soir à minuit, dans tout le quartier du Palais-Royal et de la Bourse, on avait pu changer un billet de banque, encore pas chez un changeur ; tous, même le samedi matin, disaient : " Nous ne

[1] C'était alors la mode depuis la Restauration d'illuminer après chaque victoire populaire (élections libérales, chute de ministère, révolution, etc.). Des colonnes de manifestants parcouraient les rues en criant : " Des lampions ! des lampions ! "

sommes pas en mesure, revenez dans deux ou trois jours [1]. ''

*Samedi 26.*

Joséphine vient me voir. La maison dans laquelle elle demeure est double et a deux entrées qui ne communiquent pourtant pas entre elles. Celle des Francs-Bourgeois, dans laquelle demeure un marchand de glaces, a été fort maltraitée. Les insurgés ont prétendu qu'on leur avait jeté une pierre de chez le marchand de glaces ; ils ont tout cassé chez lui et blessé assez grièvement le commis, qui proteste de son innocence [2].

Dans la nuit du jeudi au vendredi, les gardiens des barricades sont montés dans la maison rue Payenne, n° 1, et ont demandé des vivres et du bois pour se chauffer, ce

[1] C'était le début de la crise financière qui se produit au lendemain de chaque révolution. La panique fait fermer tout coffre-fort. " Le capital se refuse ", disait Thiers.

[2] (Note de Juliette Drouet.) Les élèves de M. Verdor jetaient par-dessus le mur des pierres à la troupe qui passait.

qu'on s'est empressé de leur donner, y compris du vin. Dans tout le quartier du Marais, les prêtres ont été respectés[1]; le curé de Saint-Denis du Saint-Sacrement a fait faire de la soupe et des fournées de pain pour les combattants. Joséphine me racontait que sa porteuse de pain était venue chez elle avec des lambeaux de damas et de velours rouge qu'elle avait pris aux Tuileries. Cette femme disait en blasphémant : " C'est maintenant que nous allons partager avec les riches[2]. "

Une vieille fille, Mlle R..., qui demeure avec Joséphine et qui a 1,800 ou 2,000 francs de rente soulage autant qu'elle le peut, en ne s'accordant à elle que le strict nécessaire, beaucoup de vieilles femmes indigentes; à l'une presque folle, elle paye un cabinet de

[1] Le clergé était très populaire en 1848; il avait en général vu avec joie la chute de Louis-Philippe. Presque partout, dans les journées qui suivirent, il vint bénir les " arbres de la liberté ". C'est ce que fit à Saint-Cloud le curé de Sèvres, Bimelles, ancien chef des chouans en 1815.

[2] Voir ci-dessus la remarque sur le caractère *social* de la révolution de février.

50 francs par an; à l'autre, elle donne un pot-au-feu par semaine et deux pains; à une autre, elle dégage [1] un châle pour l'hiver; à l'autre, elle donne 50 francs, et ainsi de suite tant qu'elle en a. Le jour de la révolution, deux de ces femmes indigentes, la folle et une autre, étaient venues se réfugier chez elle pendant quatre jours. Elle les a nourries, couchées, hébergées, rassurées avec une charité évangélique. Le seul remerciement qu'elle ait reçu de la femme *raisonnable* a été celui-ci : *On fera bien de prendre à ceux qui ont pour donner à ceux qui n'ont rien; ça fait qu'ils n'auront pas la peine de donner.* La charitable M^lle^ R..., fort effrayée de la chose en elle-même, n'a pas remarqué ce qu'il y avait d'ingratitude et de méchanceté dans celle qui lui annonçait ce bel avenir!

Le vendredi matin, le supérieur du séminaire de Versailles, vieillard très bon et très

[1] Du mont-de-piété.

doux, a fait venir tous les séminaristes et leur a fait une petite allocution pour les prévenir de ne pas s'effrayer de la mesure qu'il croyait prudent de prendre à leur égard en les renvoyant chacun dans leur famille. Pour ceux qui demeuraient en province, il avait eu la précaution de retenir des chambres dans des maisons particulières de Versailles, en attendant que les parents fussent avertis et les viennent chercher; puis il leur a donné sa bénédiction en pleurant; il avait déjà vu 93 [1].

*Lundi 28.*

Eulalie, qui demeure à la barrière de l'Étoile, a vu passer les hommes qui allaient mettre le feu à Neuilly [2] elle dit qu'on a déjà

[1] Ses craintes étaient vaines : le clergé fut partout respecté.

[2] C'est-à-dire au château de Neuilly, qui appartenait à Louis-Philippe et constituait une de ses résidences habituelles; ce château fut en effet brûlé.

retiré cent cinquante cadavres carbonisés chez M. Seylor[1]. Pendant trois jours et trois nuits, le peuple se faisait servir à boire sans payer, quelques-uns même du vin de Champagne. Le jeudi soir, un homme à longue barbe et à cheveux rouges était entré avec une quinzaine d'individus, lesquels se vantaient de beaucoup d'exploits. L'homme à la barbe rouge disait en se posant : " Moi je ne me bats pas, je parle. " Puis se tournant vers les gens de la maison : " Est-ce qu'on refuse du vin aux bons citoyens qui ont sauvé la patrie ? " Les autres de répondre : " Tu vois bien que non. — Moi, répond l'homme rouge, je ne bois que du *champagne.* " On lui en apporte une bouteille, il en boit seulement un verre, puis il se met à pérorer. Un instant après les hommes avec lesquels il était entré demande leur compte et le paient. Le parleur se met en devoir de les suivre, mais sans

1 C'était un faux bruit.

payer. " Dis donc, tu oublies de payer ta bouteille de vin de Champagne? dit un des assistants.—Aujourd'hui tout appartient aux défenseurs de la Patrie, aux braves qui... — Quoi, qu'est-ce que tu dis? Est-ce que tu nous prends pour des voleurs? mais nous ne te connaissons pas, méchant rouge, et tu n'es pas des nôtres! tu nous suis depuis deux heures, mais tu n'es peut-être qu'un espion et un filou; attends, va, nous allons te faire ton affaire et nous paierons ton écot après. A genoux brigand! " Et l'homme tire son pistolet et fait mine de tuer l'orateur malencontreux. On eut toutes les peines du monde à le tirer vivant des mains de l'ouvrier furieux et on ne le lâcha que lorsqu'il eut donné cent sous pour la bouteille qu'il n'avait fait qu'entamer. Un homme disait avec indignation : " Nous faire passer pour des filous, des voleurs, des brigands! Canaille! va, si nous te retrouvons ton affaire est sûre. Ces pauvres marchands, est-ce qu'ils n'ont pas leur loyer, leurs patentes,

leurs impositions à payer? Est-ce qu'on leur donne la marchandise? etc., etc. "

Le lundi soir je vais voir cette pauvre Mme Testard, le feu avait pris accidentellement au Palais-Royal, mais on avait fait la chaîne tout de suite et on s'en était rendu maître avant de grands dégâts.

Il paraît que les gens de l'écurie du roi, dans la crainte d'attirer l'attention sur eux, n'ont pas osé demander un cercueil pour le pauvre piqueur massacré.

Le lundi matin 28, l'odeur était tellement insupportable qu'ils avaient fabriqué à la hâte un cercueil avec quelques planches qu'ils avaient trouvées et l'ont fait emporter par la porte de derrière.

Au moment où nous passions rue de Chartres, deux femmes en noir, l'air consterné et abattu, sortaient furtivement de la petite porte verte qui se refermait sur elles, emportant des paquets de linge et des ustensiles de ménage.

Il paraît que le second piqueur va

depuis ce temps-là donner à manger aux chevaux toutes les nuits, il dit : " Pauvres bêtes! qu'on les tue ou qu'on les vende, mais qu'on ne les fasse pas souffrir ". Il était allé chercher du fourrage à l'École militaire, je ne sais quoi, on l'a pris pour un garde municipal déguisé et peu s'en est fallu qu'on ne lui ait fait un mauvais parti.

Le mardi 29, ma blanchisseuse en passant sur la place de la Concorde a vu une femme qu'on emmenait pour la fusiller parce qu'elle avait volé un chandelier d'argent [1]. Cette femme avait un chapeau et était très bien mise.

*Jeudi 2 mars.*

La circulation commence à se rétablir; dans la rue du Faubourg-Poissonnière, près de la rue Montholon, il y a des monceaux

[1] Sans doute aux Tuileries, où ce mot d'ordre avait été donné : " Mort aux voleurs ".

d'immondices et de choses qui ont l'air d'avoir été brûlées. Des masses de chiffonnières avec des mannequins et des sébilles cherchent je ne sais quoi, plongent leurs mains dans les mares stagnantes et fétides pour en tirer je ne sais quel bénéfice.

Au Palais-Royal ce qu'on voit du palais est dévasté. Pas un carreau entier aux fenêtres, des lambeaux de stores, de rideaux et de tentures volent au vent. Une partie de la muraille de la galerie des *(illisible)*, celle qui touche le palais, est arrachée et écroulée dans la cour. Près du jardin, on voit à travers les grilles fermées des monceaux de débris de glaces et de toutes sortes de choses. Des charrettes s'arrêtent au poste du Château d'eau [1]; on les charge de décombres; la foule assiège l'endroit où l'on fait passer ces voitures. Il y a beaucoup de monde sur les boulevards et dans les rues,

1 Il était situé à peu près à l'endroit qui forme aujourd'hui la place du Palais-Royal.

mais tout le monde a la figure triste et inquiète.

*Vendredi 3 mars.*

Mme Sauvageot est venue me voir tantôt, elle est fort accablée, elle vendait à toutes les femmes des ministres pour des crèches, pour des salles d'asile, pour des ouvroirs de jeunes filles, pour des loteries. La Révolution la ruine. Elle me racontait que lundi 21 février, Mme Duchâtel [1] l'avait envoyée chercher le matin et après lui avoir demandé deux à trois fournitures insignifiantes elle lui avait dit avec un sourire forcé :

" — Dites-moi donc, on me demande pour une loterie de campagne un singulier lot, auquel je ne comprends rien, pouvez-vous me dire ce que c'est et comment se le procurer d'ici midi, car j'ai négligé la com-

[1] Femme du ministre de l'Intérieur.

mission et maintenant je n'ai plus que quelques heures. Voici ce qu'on me demande : deux ceintures en peau dans lesquelles les fermières mettent leur argent. Des ceintures en peau? quelle bizarrerie! ces gens de campagne sont vraiment bien drôles, et on s'adresse à moi! Mais c'est qu'en vérité je ne sais pas du tout où prendre ça, ni comment c'est fait.

— Eh bien, Madame la comtesse, je sais ce que c'est et j'espère vous en apporter deux d'ici à une heure [1].

— Oh! vous êtes bien gentille, merci, mais n'oubliez pas qu'il me les faut avant midi.

A l'heure dite, la mère Sauvageot arrive avec les deux ceintures en peau piquées, la comtesse de s'étonner et de se faire expli-

[1] Ce sont des ceintures que l'on s'applique sur le ventre sous la chemise pour y glisser, dans les pochettes, l'argent ou l'or que l'on veut dissimuler. Ceci prouve que dès le 21, le ministre Duchâtel, très impopulaire, s'attendait à la révolution et s'apprêtait à fuir.

quer où on met l'or, l'argent, la monnaie, le papier, et comment on porte cela sur soi.

M. Vilain, garde au faubourg Saint-Germain, remarquait la consternation des gardes nationaux présents [1] et la profonde défiance des hommes du peuple qui étaient parmi eux. Il y avait de ces ouvriers qui disaient en regardant de travers les gardes nationaux : " Hum ! ils ont déjà l'air de cagner [2], mais qu'ils prennent garde à eux ! nous sommes armés ; maintenant il faudra bien qu'ils marchent avec nous de force ou de bonne volonté !... " Dans le trajet de l'abbaye chez moi, M. Vilain a vu menacer des gardes nationaux en sentinelles près les barricades par d'autres sentinelles du peuple.

1 Les anciens gardes nationaux de Louis-Philippe (pour la plupart électeurs censitoires) auxquels viennent s'adjoindre tous les non-électeurs.

2 Cagner ou canner est un terme d'argot qui signifie " reculer, avoir peur ". On voit d'ici en germe la défiance et l'hostilité qui allaient mettre aux prises la bourgeoisie et le peuple des faubourgs, quelques mois plus tard, dans l'horrible bataille de juin 1848.

Lui-même plusieurs fois on l'arrêtait et on le forçait de crier "Vive la République!" du ton de la menace plutôt que de l'enthousiasme.



M. Laurens [1], peintre, qui était en Perse au moment de la Révolution de février 1848, a dit à Victor Hugo que la nouvelle avait mis six semaines pour arriver à Hispahan, tant les moyens de communication sont difficiles dans ce pays-là. Pas de routes, à peine quelques chemins tracés. Pendant que M. Laurens était en Perse il a fait le portrait du Shah régnant [2] et celui de son fils [3] qui

[1] Joseph Augustin Jules Laurens, peintre et lithographe, élève de Paul Delaroche, né à Carpentras en 1825, mort à Saint-Didier (Vaucluse) en 1901. En 1847, il suivit en Turquie et en Perse Hommaire de Hell, le savant géologue français.

[2] Mohammed, shah kadjar, roi de 1834 à 1848, né en 1810, succéda à son grand-père, Feth-Ali-Shah.

[3] Nasr-Ed-Din, né à Téhéran en 1831, roi de la dynastie

lui a succédé. Ce dernier résidait à Téhéran ; dès que les serviteur du Shah père (!) le crurent en état de danger de mort, ils se hâtèrent de le dépouiller de tout ce qu'il avait sur lui de précieux et l'abandonnèrent sans s'occuper autrement de ce qu'il deviendrait. Pas une seule personne ne resta auprès du moribond qui agonisa ainsi pendant plusieurs jours sans une goutte d'eau pour étancher sa soif. Courtisans, ministres, officiers, domestiques, c'était à qui arriverait le plus tôt annoncer au fils son joyeux avènement au trône de son père.

Il arriva pendant que M. Laurens était en Perse qu'il y eut un espèce de mouvement de mécontement [1], je ne sais à quel propos. Les coupables furent saisis, parmi lesquels

turque des Kadjars, monta sur le trône en 1848 à la mort de son père, et en 1896 fut assasiné par un babi.

[1] En effet, on raconte que quelques jours après la mort de Mohammed shah kadjar, Nasr-El-Din shah faillit être assassiné par un fanatique.

on en prit dix auxquels on arracha toutes les dents, et avec les dents de chacun d'eux on incrusta à coups de marteau le chiffre du Shah sur leur propre crâne [1].

*
**

M. le curé de Saint-Mandé racontait que Pie VII avait fait faire secrètement pendant qu'il était à Fontainebleau une quarantaine à Notre-Dame des Sept-Douleurs pour la délivrance de la France. On lui envoyait mystérieusement, à cette intention, des

[1] Nous n'avons malheureusement pas retrouvé sur les tragiques journées de juin 1848 (bien autrement sanglantes que celles de février) aucune trace du récit, à l'exception des deux lignes suivantes :

" Fusillade entendue vers minuit la nuit du vendredi au samedi ; à 2 heures du matin, le tocsin."

grosses de chapelets qu'il bénissait et indulgentiait pour les fidèles qui suivaient cette quarantaine ; effectivement, disait le curé, la quarantaine fut exaucée, car l'Empire tomba le jour de la *Compassion*.

Il prétendait qu'un moine nommé Dorval, qui vivait au siècle dernier, avait copié et traduit un vieux manuscrit du seizième siècle qui se trouvait dans son abbaye, lequel prédisait tout ce qui devait arriver ; les prophéties annonçaient entre autres la *restauration de l'Empire* pendant dix ans, après laquelle les Bourbons reviendraient pour ne plus s'en aller.

Le petit duc de Chartres fut amené mystérieusement le soir du 24 février chez Mme Sauvageot, rue Saint-D(enis), 78, par M. et Mme de M.... Le pauvre enfant qu'on n'avait pas osé faire entrer dans aucune maison le jour, avait marché dans le Champ-de-Mars toute la journée accompagné d'une vieille femme qu'on suivait de loin, aussi était-il harassé de fatigue et fort souffrant

lorsqu'il arriva chez Mme Sauvageot. Le froid, peut-être aussi la peur, avait déterminé une indisposition de l'enfant qu'on appelle le *muguet*. Il avait perdu un de ses petits soulier dans la bagarre de la Chambre des députés, au moment où il fut séparé de sa mère. Lorsqu'on remit l'enfant tout effaré à Mme Sauvageot, on lui fit les plus touchantes et les plus vives instances sur les soins à prendre de sa santé et de sa sûreté personnelle qu'on croyait en danger. Dans ce moment-là on recommanda à Mme Sauvageot, toujours sans lui dire qui était l'enfant, de l'appeler tout de suite du nom de Mademoiselle, afin d'habituer l'enfant à se considérer comme une petite fille, le cas étant donné. Toutes les recommandations faites, la famille de M... se retira pour ne pas donner de soupçons aux voisins et au portier. Mme S... se mit aussitôt en devoir de coucher et de soigner le pauvre petit garçon, mais dès les premières paroles il se mit à pleurer, disant qu'il voulait s'en aller. La mère Sauvageot

s'efforçait de le rassurer et de le consoler en lui disant qu'elle en aurait bien soin, qu'il fallait *qu'elle* fût sage.

" Allons, *Mademoiselle,* laissez-vous faire. — Je ne suis pas une demoiselle. Je suis Robert, le petit Chartres. Mon grand-père, c'est le roi. Je ne veux pas qu'on m'appelle une petite fille, je ne suis pas une petite fille, madame. Je ne vous connais pas ". Et les cris et les pleurs de redoubler; pendant toutes ces résistances et ces dénégations de sexe, le gouverneur était arrivé, M. Courgon. Il s'enferma un instant seul avec l'enfant et à partir de ce moment-là le pauvre petit ne dit plus son nom et se laissa faire. Comme Mme Sauvageot se disposait à faire prendre quelque boisson adoucissante au petit garçon, le gouverneur tout effrayé lui dit qu'elle prenait là une grande responsabilité en l'absence du médecin, mais la bonne femme passa outre en songeant que quelques heures de retard pouvaient faire une maladie grave de ce qui n'était qu'une

petite indisposition, qu'elle avait guéri déjà plusieurs de ses enfants. Toute la nuit, le petit garçon ne dormit pas, à chaque instant il demandait de sa petite voix enfantine, mais cependant impérative : " Madame, je voudrais du sirop de cerise. Madame, je voudrais de l'eau chaude ; Madame, votre eau me fait mal au cœur ; Madame, on est bien mal chez vous ; Madame, c'est donc une prison votre chambre ? " Il faut dire que le pauvre petit était enfermé dans un petit cabinet-alcôve ayant un jour de souffrance grillé donnant sur le jardin de M. de M.... Il ne voulait pas prendre les lavements, ce fut le gouverneur qui les lui donna avec l'aide de M^me^ Sauvageot. Très souvent l'enfant demandait à son gouverneur : " Bon ami, est-il quatre heures ? *Elle* doit venir à quatre heures, n'est-ce pas ? Je crois qu'il est quatre heures. *Elle* ne vient pas. "

Il paraît qu'*Elle* c'était sa mère que le gouverneur lui avait dit devoir venir à quatre heures pour lui faire prendre patience.

Dans la nuit, un médecin vint visiter l'enfant, il était revêtu de l'uniforme de la garde nationale. Il examina l'enfant sans laisser paraître qu'il sut qui il était — peut-être ne le savait-il pas — dit qu'on avait bien fait de lui faire prendre tous ces remèdes, prescrivit des cataplasmes émollients sur le ventre, des lavements, des boissons rafraîchissantes et des frictions de baume tranquille autour de la bouche et de la gorge. Un instant avant son arrivée, la duchesse d'El... était revenue apportant des hardes de petite fille pour le petit prince, qu'elle embrassait avec des pleurs et des sanglots. Toute la journée le malheureux enfant demandait s'il était quatre heures et si *Elle* n'allait pas bientôt venir, puis il pleurait tout bas dans sa couverture jusqu'à la mouiller. Quand il vit le soir et qu'*Elle* n'était pas venue, il se mit à pousser des cris que rien ne put calmer ; enfin, dans la soirée, Mme la duchesse d'Orléans parut à la croisée grillée et lui dit à travers les barreaux : " Ro-

bert, vous voulez donc me faire mourir de chagrin? " Alors l'enfant se mit à frapper dans ses petites mains tout joyeux en disant : " Je savais bien, ma mère, qu'en étant très méchant vous viendriez me voir. Je le savais bien ". Le lendemain on vint le chercher, mais soit timidité, caprice ou rancune, il ne voulut pas embrasser M^me Sauvageot, peut-être parce qu'elle l'avait appelé *Mademoiselle* et *petite fille,* mais peut-être encore plus pour les lavements qu'elle lui avait donnés par force.

M^me Sauvageot garda ses petites dépouilles : son mouchoir brodé à son chiffre, sa petite chemisette brodée au point d'arme et garni de valenciennes, son petit soulier de feutre doublé en flanelle blanche et ses petits bas en cachemire.

Un peintre est venu de la part de M^me la duchesse, au mois d'août, faire à l'aquarelle l'intérieur exact du petit cabinet dans lequel avait été pendant deux jours et deux nuits son pauvre petit garçon. Le papier, le lit en

fer, la croisée à barreaux avec les brindilles de lierre. Tout fut exactement et scrupuleusement reproduit, on alla même jusqu'à figurer une tête d'enfant blond avec un petit bonnet, couché dans le lit.



# JERSEY

# JERSEY

Ce cahier-journal fut écrit, comme Juliette le dit, sur l'ordre du poète ; malheureusement il s'arrête brusquement le 10 janvier 1853, c'est-à-dire qu'il fut tenu complet seulement pendant 27 jours. C'est d'autant plus malheureux que l'on ne connaît pas grand'chose sur la vie du poète à Jersey et qu'à en juger par ce qui y est mentionné, il promettait d'être amusant, anecdotique, vivant. Il y est parlé d'abord du climat, car, dit Juliette, le 16 décembre, " les événements sont si peu fréquents dans cette petite île que pour combler les vides et les lacunes d'un jour à l'autre, je prends ce que j'ai sous les

yeux et autour de moi " ; donc elle y parle d'abord des mœurs, du climat de Jersey, puis elle y note un rêve de Hugo, puis des aventures domestiques, etc., etc.

Ne serait-ce pas un peu puéril de vous donner un ou deux détails sur l'île[1] ? — Nous ne le croyons pas et c'est pour cela que nous nous permettons de vous dire ceci.

Jersey, c'est la principale des îles normandes, c'est l'ancien Cæsarea, alors régie par le consul Vipsanius Minator.

Jersey était réunie en 709 à la côte française par le fameux et dangereux passage de la Déroute qui alors était solide. La nature y est là où passe le Gulf Stream assez luxuriante, il y pousse des chênes verts, des magnoliers, des myrtes et des choux cavaliers. Jersey est administré par un lieutenant-gouverneur de la Couronne d'Angleterre et par les États de Jersey.

[1] Surtout que le premier chapitre de William Shakespeare de Victor Hugo est très explicite en cette matière et se doit d'être lu.

Après cette petite initiation digne d'un Baedeker, voici ce que nous en dit Juliette :

*Mardi 14 décembre 1852.*

Il y a aujourd'hui un an que je suis revenue à Bruxelles avec mon grand bien-aimé proscrit[1]. C'est à cette date anniversaire que je commence, par *son ordre,* cette espèce de journal destiné à enregistrer jour par jour les souvenirs de l'exil[2].

*Mercredi 15 décembre.*

Le journal de Jersey, *l'Impartial* annonce qu'un coûtre[3], du fort Saint-Pierre

[1] Victor Hugo avait été proscrit lors du coup d'État du 2 décembre 1851.

[2] Cet exil devait durer près de dix-neuf ans (décembre 1851-septembre 1870). — Il est vrai que l'amnistie générale du 15 août 1859 avait rouvert à tous les exilés les portes de la patrie. Victor Hugo refusa d'en profiter. — Tout le monde connaît sa fière réponse. — Cet exemple fut imité par Louis Blanc, Charras, Edgard Quinet, Ledru-Rollin, etc...

[3] Ou Cotre, de l'anglais « Cutter », petit bâtiment à un mât.

de Guernesey venait d'être retenu à Saint-Malo sous la prévention d'avoir passé en fraude des exemplaires de *Napoléon le Petit.* "Depuis longtemps, ajoute ce journal, la police de France était avertie qu'une énorme quantité d'exemplaires de cet ouvrage était entrée à Saint-Malo et soupçonnait le propriétaire du bateau à vapeur *Rose,* de Jersey, de favoriser cette contrebande[1]. Aussi, chaque fois que ce navire abordait, soit à Saint-Malo, soit à Grandville, était-il fouillé de fond en comble, ainsi que ses passagers ; on craint que le patron du coûtre de Guernesey ne soit mis en prison et sa patente retirée, ce qui équivaudrait à une confiscation pour ce pauvre patron.

[1] C'est ainsi que, plus tard, Henri Rochefort, réfugié en Belgique, introduisit en France d'innombrables exemplaires de son pamphlet *la Lanterne* dans des bustes creux de Napoléon III.

*Jeudi 16 décembre.*

Les événements sont peu fréquents dans cette petite île et les journaux français n'arrivent que deux fois par semaine, aussi, pour combler les vides et les lacunes d'un jour à l'autre je prends ce que j'ai sous les yeux et autour de moi : ma maison d'abord, située à quelques pas de la mer, dont je ne suis séparée que par une clôture en planches d'un chantier de construction de navires. Cette partie de l'île, très voisine de la ville de Saint-Hélier, s'appelle Hâvre-des-Pas, ma maison a nom Nelson-Hall[1]; c'est une coutume dans toute l'île, la ville proprement dite exceptée, de remplacer les numéros des maisons par des appellations tirées des opinions politiques des propriétaires ou de leurs souvenirs, ou de

[1] En l'honneur du fameux amiral anglais, qui périt à la bataille de Trafalgar (1805).

leurs goûts, ou de la situation même de la maison, ainsi Wellington place, Trafalgar[1] cottage, Gothie lodje, Calcutta, Warchouse, Nelson-Hall, Marine Terrace. Toutes les maisons, à quelques rares exceptions près, se composent d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et de petites mansardes. Elles sont très petites et taillées sur le même patron, excepté dans les villages plus avant dans les terres où l'on voit encore beaucoup de maisons et de petites fermes Louis XIII et Louis XV. En général toutes les habitations au bord de la mer sont louées et meublées à la semaine et au mois aux baigneurs et aux touristes qui viennent en villégiature pendant la belle saison. Les prix de la location pour un petit appartement composé de deux ou trois pièces varient de 8 à 12 shellings *british* par semaine, c'est-à-dire de 10 à 15 francs par semaine.

[1] Pour commémorer la victoire de Nelson sur Villeneuve.

La maison dont j'habite le premier étage est située au midi : la vue embrasse depuis la batterie du fort Régent à droite jusqu'aux rochers de Saint-Clément à gauche. En face, au fond de l'horizon, on découvre, par les temps clairs, les rochers des " Minguets [1] ", écueils très dangereux sur lesquels viennent se perdre souvent des bâtiments. Il y a un an, deux bateaux à vapeur se sont brisés à huit jours de distance et s'y perdirent corps et biens. Une famille tout entière, composée de douze personnes, y compris deux domestiques, fut noyée. On sauva seulement dix personnes du bateau à vapeur *le Superbe*, appartenant à M. Rose et qui avait coûté 150,000 francs. Le second bateau à vapeur qui se perdit huit jours après était un bateau de plaisance

1 Plus fréquemment appelés par les géographes " les Minquiers ". Toute cette côte occidentale du Cotentin est tristement célèbre par ses naufrages. C'est là que sombra la *Blanche-Nef*, engloutissant les deux fils du roi d'Angleterre Henri I[er], surnommé Beau-Clerc.

qui faisait faire le tour de l'île aux amateurs ; il voulut faire voir à ses passagers l'endroit où s'était brisé *le Superbe* et il fut lui-même jeté sur les rochers et y périt sans qu'on pût lui porter aucun secours. Pendant deux mois on fut occupé au sauvetage de la chaînerie du *Superbe ;* ce fut le jeune fils de M. Rose, espèce de sauvage, âgé de 17 ans, qui présida à ce sauvetage. Pour être plus à portée d'exercer sa surveillance sur cette entreprise si difficile, il se condamna à passer deux mois entiers, seul nuit et jour, dans l'anfractuosité d'un rocher au milieu de la mer [1]. Les bateaux employés à ce travail lui renouvelaient de temps en temps des provisions.

Le derrière de la maison, au nord, donne sur des petits jardinets assez mal peignés et dans lesquels les choux échassiers

[1] Ce qui, peut-être, inspira plus tard à V. Hugo l'idée première des *Travailleurs de la mer* et le type du courageux marin Gillatt.

dominent sur toute autre végétation, on dirait de véritables pépinières de petits arbustes, tant ils sont haut montés sur tige ; à gauche, les fortifications du fort Régent et le mât des Signaux sur lequel on arbore des pavillons annonçant l'arrivée des navires, leur nation et leur tonnage, le bateau-poste et enfin la flamme blanche annonçant la distribution des lettres et des journaux. Au fond, une sorte de faubourg de Saint-Hélier et un cimetière, et parmi les pierres tumulaires blanches, le tombeau monumental d'un centenier[1] assassiné par une fille publique, il y a cinq ans, au moment où il la faisait arrêter par ses agents. A droite, de charmantes collines entrecoupées de petits bois et parsemées de villas et de cottages.

*Vendredi 17 décembre.*

Aujourd'hui, un M. Baco, de Caen, a fait

[1] Magistrat de Jersey.

remettre chez mon Victor des caisses remplies de marchandises évaluées 2,100 francs, prix de fabrique. Ces marchandises doivent être vendues par les femmes du monde au profit des pauvres proscrits sans ressources[1]. Ces dons ont été envoyés par les démocrates de Caen et de Bayeux pour venir en aide à leurs coreligionnaires persécutés. Cette somme a été recueillie en moins de huit jours de temps et malgré toutes les entraves que la police de Bonaparte y mettait. Si on avait eu plus de temps on aurait recueilli dans le département une somme énorme. Ce M. Baco a fait le voyage exprès pour remettre cette souscription entre les mains des membres de la commission de secours[2].

[1] Ils étaient d'ailleurs assez peu nombreux à Jersey. La plupart des exilés avaient gagné l'Angleterre (ainsi Ledru-Rollin et Louis Blanc), la Belgique (ainsi Deschanel), la Suisse (ainsi Charras et Edgard Quinet). Parmi les proscrits de Jersey (presque tous républicains) se trouvait un royaliste (le général Leflô).

[2] C'était alors un acte de rare courage qui pouvait entraîner la déportation.

*Samedi 18 décembre.*

Les caisses ont été ouvertes aujourd'hui en présence du délégué M. Baco et d'un grand nombre de proscrits, elles contiennent toutes espèces de choses : des photographies admirables de ce même M. Baco et qui rappellent les beaux dessins de mon Toto, des ouvrages de femmes, de la bijouterie, des verreries, de la bimbeloterie, des porcelaines et jusqu'à des blouses d'hommes et des bonnets de coton fabriqués et donnés en souscription par des pauvres ouvriers, presque aussi pauvres que ceux à qui ils les envoient.

*Dimanche 19 décembre.*

La commission des secours s'est réunie aujourd'hui, à midi, et a voté à l'unanimité une adresse de remerciements aux démocrates de Caen et de Bayeux.

*Lundi 20 décembre.*

Ce soir, représentation au théâtre *Crescent*, troublée par le stupide entêtement du colonel Lecouteur, qui s'est opposé à ce que l'on joue la *Marseillaise* à l'orchestre, air que les Jersyais demandaient à grands cris ; interruption du spectacle et grand tumulte. Tout le public chante en masse la *Marseillaise* et sort du théâtre en promettant de prendre une revanche éclatante à la représentation prochaine.

*Mardi 21 décembre.*

Le représentant Schœlcher[1], en dînant le

[1] Victor Schœlcher (1804-1893), ancien représentant du peuple, libérateur des noirs, un des amis les plus fidèles de V. Hugo. Élu député à la Martinique (1848), puis à la Guadeloupe (1849), il siégeait à l'extrême gauche de ces deux assemblées. Dans son livre l'*Histoire d'un Crime*, Hugo a rappelé le rare courage dont il fit preuve à côté de Baudin sur la barricade du faubourg Saint-Antoine le 4 décembre

soir chez Victor, lui a raconté un petit épisode sur Barthélémy[1], l'adversaire de Cournet[2]; le voici : Vers la fin de 1848, un homme se présenta chez Schœlcher et demanda à lui parler. Schœlcher, très occupé, fit demander le nom du visiteur, qui ne voulut pas le dire, tout en insistant pour être introduit auprès du citoyen représentant. Enfin, de guerre lasse, Schœlcher fit entrer cet anonyme têtu et se trouva en présence d'un petit homme négligemment vêtu, très musardeux, très brun et l'air dur, à la parole brusque et à l'attitude farouche et encore jeune. Ce petit homme, sans saluer, sans parler, tira de sa poche une petite corne de papier à lettre déchirée et la tendit

1851. A la première nouvelle du désastre de Sedan, il accourut en France (3 septembre 1870) et fut nommé colonel de la légion d'artillerie au début du siège de Paris. Il est mort sénateur.

[1] En juin 1848, Barthélémy avait défendu avec autant de talent que d'énergie la barricade du faubourg du Temple.

[2] Ancien combattant de juin 1848. Il fut tué en duel par Barthélémy.

à Schœlcher surpris, qui dit : " Qu'est-ce que c'est que ça? Qu'est-ce que cela veut dire? " Le petit homme, silencieux, remit son papier dans sa poche et se dirigea vers la porte. Schœlcher courut à lui pour savoir le mot de l'énigme, mais le sphinx en blouse sortit en disant ces seuls mots : " C'est inutile; je reviendrai ". Schœlcher le crut fou et plus encore, car l'homme avait une figure peu rassurante. Le lendemain, parmi toutes les lettres qu'on lui remit, il y en avait une datée de Londres, écrite par Louis Blanc[1], et à laquelle manquait une petite corne de papier; dans cette lettre, Louis Blanc lui annonçait qu'il pouvait se fier

[1] Historien et homme politique bien connu. Ses principaux ouvrages sont l'*Histoire de dix ans (1830-1840) et l'Organisation du travail*. Louis Blanc fut le principal représentant du socialisme français. Réfugié en Angleterre après le coup d'État du 2 décembre, il envoya de Brigthon des correspondances très remarquées au journal *le Temps*. Rentré en France après le 4 septembre 1870, il fut élu député par le département de la Seine, le premier de ses quarante-trois représentants.

entièrement à la personne qui lui remettrait le petit morceau de papier enlevé à sa lettre. A peine avait-il achevé la lettre de Louis Blanc que le petit homme parut, tira comme la première fois sa petite corne de papier de sa poche et la présenta sans rien dire à Schœlcher, lequel la prit aussi sans dire un mot, la rapprocha de la lettre, vit qu'elle s'y adaptait et dit : " C'est bien ; de quoi s'agit-il ? — Citoyen, dit l'homme, j'ai besoin de six mille francs ; vous êtes riche, il faut me les donner. — Je les donnerai, dit Schœlcher, si l'emploi que vous voulez en faire me paraît utile à la cause que je sers. — C'est juste, dit Barthélémy, voilà ce que c'est : le parti républicain, très affaibli depuis les journées de juin, a besoin de six hommes pour le relever. Ces six hommes sont prisonniers. Pour leur rendre la liberté, il me faut six mille francs. — Quels sont ces hommes ? Où sont-ils ? et quels sont vos moyens d'évasion ? dit Schœlcher. — Ces six hommes sont à Belle-Isle et s'appellent

Barbès[1], Blanqui[2]. — Je ne veux pas de Blanqui, dit Schœlcher. — Je le remplacerai par *(illisible)*, répondit Barthélémy. Quant aux moyens d'évasion les voici : le geôlier, moyennant cinq cents francs par prisonnier, s'engage à les faire sortir tous les six de l'enceinte de la prison et à les conduire sur la grève, où une barque, dont l'équipage sera gagné moyennant la même prime que celle donnée au geôlier pour chacun des prison-

[1] Barbès, nommé " le chevalier de la démocratie ", connu par l'ardeur de son patriotisme et la générosité de son caractère. Héritier d'une fortune de trois millions, il la sacrifia toute à la cause républicaine. Condamné à mort sous Louis Philippe (1839), il vit sa peine commuée en prison perpétuelle. Délivré par la Révolution de février 1848, puis enfermé de nouveau après le 15 mai de la même année, il fut, malgré ces protestations, élargi sous le second empire. Pauvre et vieilli, mais non désespéré, il est mort en Hollande dans les premiers jours de 1870.

[2] Blanqui, " l'éternel emmuré ", passa quarante années de sa vie dans les prisons. Il était regardé comme le chef du parti le plus révolutionnaire. Lettré et savant, il composa, dans ses dernières années, un traité d'astronomie dans sa cellule sur les côtes de Bretagne, au temps de la troisième République. On voit par la réponse de Schœlcher que les tendances ultra-révolutionnaires de Blanqui inquiétaient jusqu'aux républicains les plus radicaux.

niers. Une fois les six fugitifs à bord, elle prendra le large et les conduira en Angleterre. — Mais, objecta Schœlcher, je ne vois pas comment le geôlier s'y prendra pour favoriser la fuite d'un si grand nombre de prisonniers. — Oh ! dit Barthélémy, le moyen est très simple. Ce geôlier les attachera deux à deux comme des mutins ou comme des témoins appelés chez le juge d'instruction, les fera marcher devant lui sans mystère et leur fera franchir ainsi, sans éveiller les soupçons des sentinelles, toutes les cours. Une fois dehors, à la grâce de Dieu. — Il est douteux, dit M. Schœlcher, qu'on puisse faire sortir six prisonniers avec cette facilité, mais, le pût-on, que les sentinelles de faction autour du mur de ronde ne s'aperçoivent pas de la fuite de ces six prisonniers et qu'elles ne tirent pas dessus. — C'est probable, dit Barthélémy, mais il faut bien risquer quelque chose. — Quant à moi, ajouta M. Schœlcher, je ne coopérerai à ce plan d'évasion que lorsque

j'aurai la certitude que les six prisonniers consentent à en courir les risques. — C'est juste, répondit Barthélémy ; j'irai à Belle-Isle, je les verrai et je vous apporterai leur réponse. ''

Les prisonniers n'acceptèrent pas.

Il paraît que dans le duel de Cournet et de Barthélémy ils avaient la faculté de marcher l'un sur l'autre la distance de dix pas. Cournet, impatient, partit aussitôt le signal donné par les témoins, mais Barthélémy ne bougea pas. Cournet eut beau l'interpeller pour le faire avancer, rien ne le fit changer de place. A la fin, de guerre lasse, Cournet tira un coup de pistolet et manqua Barthélémy. Dès que celui-ci eut essuyé le feu de Cournet, il marcha lentement ses dix pas, s'arrêta froidement devant Cournet et tira. Le pistolet rata trois fois, ce que voyant, Cournet, impatienté, lui offrit son pistolet qui fut accepté par les témoins. Barthélémy l'arma, ajusta Cournet et le tua raide. Ce qui fit dire aux témoins que le duel s'était

passé dans les règles, mais non loyalement[1].

*Mercredi 22 décembre.*

La représentation si impatiemment attendue et pour laquelle le haut commerce de la ville qui l'avait prise sous son patronage avait loué un orchestre tout exprès pour faire jouer la *Marseillaise*, n'a pas eu lieu et le théâtre fermé est gardé par des agents de police[2].

*Jeudi 23 décembre.*

Pas de nouvelles. Je reprends la description de ce que j'ai pu observer dans cette île. Dans la saison des bains, les bords de la

[1] Victor Hugo a raconté plus tard, en termes à peu près identiques, ce duel étrange qui met en relief la générosité de Cournet et le peu de délicatesse de Barthélémy.

[2] Le gouvernement d'Angleterre ménageait beaucoup les susceptibilités de Napoléon III. Il allait avoir besoin de lui pour combattre la Russie (guerre de Crimée).

mer sont couverts de baigneurs, et principalement sur la plage exposée au midi que j'ai devant ma fenêtre.

Les deux sexes, sans se mêler positivement, se côtoient d'assez près. Les mœurs anglaises s'opposent à ce que les baigneurs se mettent en caleçon[1]. Des Français ayant persisté à porter ce vêtement sommaire dans l'eau furent hués et presque lapidés par les hommes et par les femmes et furent forcés de se voiler de leur pudeur. Les femmes se déshabillent et s'habillent en plein air, sans rien qui les abrite contre la curiosité plus ou moins discrète du public, avec autant de tranquillité que si elles étaient dans leur cabinet de toilette. Leur costume de bain se compose généralement d'une chemise très décolletée ou d'une robe de toile que l'eau colle sur le corps en accusant toutes les formes autant que si on était

[1] Il en était de même, il y a vingt ans, sur les côtes russes de la mer Noire.

nue. Quelquefois, la transparence causée par le soleil ajoute de singuliers effets d'ombre et de lumières à certaines parties du corps. D'autre fois, la vague et le vent relèvent la chemise pardessus la tête, et il se passe beaucoup de temps avant que la baigneuse se dégage la tête. Du reste, ce ne sont pas seulement les femmes du peuple et les bourgeoises de la ville qui se montrent avec cette facilité, ce sont aussi les femmes du monde et les jeunes misses.

*Vendredi 24 décembre.*

Du reste leur tempérance et leur sobriété ressemblent beaucoup à leur modestie et à leur pudeur[1]. Pour ne parler que de mon hôtesse, qui se saoule quatre jours sur sept

[1] Cette impression première est toujours celle des exilés, surpris et choqués d'usages qui diffèrent de ceux de la mère patrie.

avec des commères du voisinage, toutes jeunes femmes et mères de famille, leur ébriété arrive au degré le plus ignoble et le plus immonde et rendrait des points aux chiffonniers de Paris. Mais elles n'en sont pas autrement honteuses, et le lendemain de leur dégoûtante griserie elles vous abordent avec un air de sérénité candide.

La propreté et le confort anglais sont deux mystifications un peu trop longtemps prolongées et qu'on ferait bien de laisser reposer. Nulle part on ne pousse l'hypocrisie de la propreté aussi loin qu'en Angleterre. On lave au savon les escaliers, on ne balaye jamais. Une fois par semaine, on blanchit le seuil des portes à la craie, on noircit l'âtre de la cheminée à la brosse, on fourbit l'arsenal formidable du foyer, mais on laisse moisir sous les meubles des monceaux d'ordures ; mais les armoires en désordre, renfermant pêle-mêle de vieilles savates et des bonnets neufs, des peignes sales et du fromage rongé par les souris. On passe au

blanc la théière, la cafetière et les couvre-plats, les flambeaux, les boutons de porte, et les pots de chambre pleins restent des journées entières sous la table de cuisine. La même casserole sert indistinctement à faire cuire les tripes fétides destinées au chien ou le pudding du dîner des maîtres de la maison et *vice versa,* sans jamais la laver. Le linge est savonné dans des baquets de la forme et de la grandeur d'une auge à avoine, depuis les draps de lit jusqu'aux petits (*illisible*) d'enfant, jusqu'au linge de cuisine, tout cela dans une seule eau. On ne connaît pas la lessive en Angleterre, aussi rien n'est si nauséabond que le linge ainsi barbotté. Quant à l'ameublement, il consiste, à quelques variantes près, en un grand lit carré en bois peint à quatre montants en bois supportant le ciel et les tringles, d'un sommier en paille de l'épaisseur d'un coussin de voiture et piqué de même, ce qui le rend aussi dur que du bois, d'un maigre lit de plume posé à même dessus, d'un traver-

sin plat et d'un oreiller rond, de draps trop petits, de couvertures trop minces et d'un couvre-pied trop long, les tables de nuit y sont inconnues, même de nom.

*Samedi 25 décembre.*

Le reste de l'ameublement se compose de chaises en canne à dos droit; d'un canapé-banquette, très étroit et très dur; d'une table lourde ni ronde ni carrée posée sur un seul pied, avec de faux tiroirs; d'une commode allongée ressemblant à une armoire de perruquier; d'une petite glace de deux pieds de haut sur quatre de large, encadrée d'acajou; encore ce luxe est-il réservé partout pour la pièce d'honneur, le salon. Cet ameublement est uniformément le même dans toute l'Angleterre, à Londres comme à Jersey, chez les gens riches et chez les bourgeois. Aux fenêtres qui sont en forme de guillotine, par toute l'Angleterre, dans le palais de la reine et dans le plus

humble cottage, sont des stores de calicot, et de chaque côté des rideaux alternés en mousseline blanche et en satin de laine vert et rouge, bleu sur jaune. Quant aux mille petits meubles qui servent et qui ornent l'intérieur, on ne les connaît pas ; les fauteuils y sont à l'état de mythe, les lampes également ; il m'a fallu faire venir de Paris des mèches pour la lampe que j'avais apportée et il m'a été impossible de trouver un verre pour remplacer le sien *(est-ce celui de la lampe de Hugo ?).* La chandelle y est encore fabriquée à la main et la bougie vient de France.

*Dimanche 26 décembre.*

Voici un rêve que mon Toto a fait cette nuit : il se trouvait à Paris, dans le jardin du Luxembourg, assis sur la dernière marche de la terrasse qui fait face au grand bassin et qui est à gauche de l'Observatoire quand on le regarde en tournant le dos au

bassin. Il était occupé à mettre son caleçon et craignait d'être surpris dans ce négligé par les agents de Bonaparte, d'autant plus qu'il avait vu, tout en haut des marches, un sergent de ville gigantesque de douze pieds qui observait attentivement tous ses mouvements et semblait planer sur lui comme un énorme oiseau de proie. Quelque diligence que fît Victor pour se rhabiller, il se trouvait toujours en caleçon, ce qui le contrariait fort. Enfin le sergent de ville descendit les marches de la terrasse, vint à Victor et lui demanda qui il était. Victor lui répondit que cela ne le regardait pas. Le sergent de ville dit : " Vous êtes Victor Hugo. — Vous vous trompez, fit Victor. — Eh bien ! voyons, dit le sergent de ville, voilà un enfant, faites-lui l'aumône. " Cette épreuve parut décisive à Victor, car il n'avait pas d'autre monnaie sur lui qu'une pièce d'un shelling. Le sergent de ville continuait : " Qu'est-ce que c'est que le livre que vous avez là ? " Pour le coup, l'identité

devenait de plus en plus flagrante : le livre était une grosse bible en français imprimée à Jersey. " Vous voyez que vous êtes Victor Hugo, et je vous arrête. " Pendant qu'il l'emmenait, en proie à la plus grande colère, et qu'il l'injuriait, l'appelait canaille, brigand, scélérat, mouchard, gredin, le pauvre sergent de ville se confondait en excuses, en regrets, en protestations, disant qu'il obéissait à un ordre, que c'était son devoir, mais qu'il était bien malheureux. Mais rien ne pouvait calmer l'indignation de Victor, qui se mit à lui donner de grands coups dans le nez avec sa bible. Le pauvre sergent de ville ne se défendait pas et continuait ses excuses. Cependant Victor, le voyant tout en sang, eut quelques remords, surtout en remarquant la faiblesse et la petitesse de l'individu, qui de géant était devenu nain, comme s'il était rentré dans le manche (!) insensiblement. L'altercation et les coups n'empêchaient pas Victor de suivre son sergent de ville. Ils arrivèrent ainsi en vue

d'une forteresse-prison ; mais pour y arriver il fallait suivre un chemin horriblement étroit qui côtoyait un précipice hideux. Victor eut la pensée d'y jeter le sergent de ville et de se sauver, mais il en eut pitié, d'autant plus que le susdit sergent de ville lui servait de guide avec la plus tendre sollicitude pendant ce trajet périlleux. Enfin ils arrivèrent à la porte de la prison, qui s'ouvrit dans toutes les formes usitées en pareilles circonstances ; pendant qu'on écrouait Victor, sa colère, qui n'avait fait qu'augmenter, se répandit en imprécations et en malédictions sur Bonaparte, le défiant de le faire fusiller, puis s'adressant à la femme du geôlier, qui allaitait un enfant, laquelle n'était autre que le même sergent de ville qui s'était transformé en nourrice sans exciter le moins du monde l'étonnement de Victor, il lui fit un discours dans lequel il lui démontrait la honte qu'il y avait à servir Bonaparte et que ce pauvre petit enfant qu'elle tenait sur ses genoux s'abreuvait

d'infamie à la place du lait qu'elle croyait lui donner. Tout en lui parlant, Victor admirait la beauté de son discours et disait à part lui : " Je n'ai jamais rien dit de plus beau, de plus grand, de plus noble et de plus éloquent. " Il se réveilla sur cette émotion.

*Lundi 27 décembre.*

Rien de plus triste qu'un dimanche en Angleterre : la bigoterie protestante n'est pas moins intolérante que la bigoterie catholique ; ce jour-là, toutes les boutiques sont fermées, impossible de rien acheter, pas même les choses les plus nécessaires à la santé et à la vie, car les pharmaciens et les boulangers s'abstiennent, comme tous les autres marchands, d'ouvrir boutique et de rien vendre. Toutes les maisons sont closes, les stores fermés, personne dans les rues ni dans les chemins, on dirait une ville abandonnée ou morte, car il n'est pas *res-*

*pectable* de sortir de chez soi le dimanche, si ce n'est pour aller aux offices du matin et du soir. Ce jour-là, on enchaîne le chien, on enferme les poules dans le poulailler et l'on consigne les enfants au fond du logis, avec défense d'élever la voix ; on dirait une religion de malade, tant on fait peu de bruit en l'honneur de Dieu, mais, en revanche, les monceaux de viande préparés la veille, les gâteaux, les puddings et les plum-puddings entassés sur la table pendant toute la journée donnent une édifiante idée de la ferveur de leur appétit. Contrairement à Dieu, qui ne se reposa que le septième jour de ses divins travaux, des estomacs moins orthodoxes que les leurs se reposeraient six jours après un dimanche de nourriture anglaise.

*Mardi 28 décembre.*

La cuisine anglaise est tout à la fois simple et composée, innocente et violente :

tantôt on mange des légumes à moitié crus, sans aucune espèce d'assaisonnement, des viandes saignantes et du poisson bouilli, sans l'ombre de sauce ; tantôt on avale d'affreuses machines infernales, capables de vous faire sauter à cent pieds en l'air sans la moindre transition. La gamme chromatique du goût n'existe pas pour le gosier anglais, et je doute fort qu'elle existe pour eux d'aucune manière, à en juger par la toilette détonnante des femmes et la musique militaire, dont les sons discordants feraient grincer des dents les sourds eux-mêmes ; il n'est pas jusqu'à leurs tambours qui ne soient pas hors du ton martial : leurs *ra* et leurs *fla* sont sourds et mollasses, on dirait des baguettes d'étoupe frappant sur de la baudruche mouillée.

*Mercredi 29 décembre.*

Aujourd'hui mon Victor m'a donné son cher petit portrait fait au daguérreotype,

par Charles [1], il est impossible de mieux réussir comme ressemblance, comme expression, comme grandeur et comme poésie ; on dirait que c'est le portrait de son âme tant le sublime y domine. Jamais je n'ai été plus heureuse qu'en recevant ce cher petit portrait dont je ne puis détacher mes yeux et mes lèvres.

*Jeudi 30 décembre.*

Retour de M[me] V. H. par le bateau à vapeur *Rose* venant pour la dernière fois de Saint-Malo jusqu'à la saison prochaine, dans deux mois. M[me] V. H. s'était embarquée le lundi 13 décembre, pour aller chercher son jeune fils Victor à Paris, accompagnée de M. Vacquerie. Pour se rendre à l'embarcadère, on avait pris un fiacre dans lequel

[1] Portrait inédit. Très fin, en effet, représentant Victor Hugo entièrement rasé et dans une pose vraiment tragique. Au dos se trouve l'envoi suivant : " Marine Terrace. Pour toi, mon doux ange. V. H. " *(Collection de l'auteur.)*

montèrent Mme Hugo, son mari, son fils Charles, sa petite Adèle et M. Vacquerie. En approchant de l'entrée du port, les chevaux s'emportèrent et faillirent précipiter la voiture du haut de la jetée dans le port, il s'en fallut d'un demi-pied que cet effroyable malheur n'arrivât.

Nonobstant ce hideux présage du 13, le reste du voyage s'accomplit sans d'autres accidents que des contrariétés sans importance.

*Vendredi 31 décembre.*

Chagrin domestique, entrevue de Victor avec Mlle L....[1] et M. Mézaize. Précautions prises contre le désespoir présumé de cette personne; éther, vinaigres, fleur d'oranger dans des flacons rangés sur la cheminée, fenêtres verrouillées, couteux, ciseaux, canifs serrés dans les tiroirs. Charles et Au-

[1] Sans doute la maîtresse de F.-Victor Hugo, qui avait alors vingt-quatre ans.

guste cachés dans la pièce à côté pour venir au secours d'attaques de nerfs et de convulsions probables et empêcher toute tentative de suicide de la part de cette pauvre dame; le résultat de toute cette pantelante sollicitude fut une conversation très modérée, quoique arrosée de larmes.

*Samedi 1er janvier 1853.*

Nouvelle entrevue, propositions généreuses faites par Victor à cette dame, laquelle les discute, les rejette et les accepte du bout des lèvres, le tout entremêlé de conversation sur Paris et les bons mots qu'on y colporte tels que : la porte des artistes refusée par Mlle Brohan à M. Bonaparte qui ne se contentait pas de la porte du public; autre bon mot de cette même Mlle Brohan à propos de Napoléon III : " Napoléon III, fit-elle! dites donc Napoléon I, tout au plus. " " M. Carpier, directeur du théâtre des Variétés, et ses vingt-

huit femmes et n'en ayant pas une seule. » « M[lle] Judith, du Théâtre-Français, accouchant du futur empereur Napoléon V [1]. » Gouailleries de ses bonnes amies à ce sujet sur la collaboration d'Arsène Houssaye et de MM. Derome et Caille. Tout cela raconté très gaillardement avec une grande liberté d'esprit et de paroles, pendant que retenu dans la maison de son père le jeune Victor se livre au plus affreux désespoir.

*Dimanche 2 janvier.*

Encore les mêmes pourparlers, les mêmes objections, les mêmes larmes, les mêmes gaudrioles, la même colère, la même hésitation pour des propositions que toute femme

[1] On plaisantait alors le nouvel empereur qui avait pris le titre de Napoléon III, et non pas de Napoléon II (bien que ce dernier n'eût jamais régné). De là l'idée de donner à son prétendu fils le nom de Napoléon V (au lieu de Napoléon IV). Il est vrai que le comte de Provence avait pris le titre de Louis XVIII, bien que Louis XVII n'eût jamais régné.

ayant du cœur aurait reçues à genoux comme le bonheur dans cette vie et le pardon dans l'autre; lettre du jeune Victor à cette dame, un chef-d'œuvre de sentiments et d'amour; le portrait de Victor fait par son frère au daguérreotype donné à M^lle^ L... qui le reçoit sans une grande émotion apparente de bonheur; boucle de cheveux demandée, qu'on lui envoie dans une lettre que le père se charge de remettre; pendant ces deux jours, tentative de faire parvenir des lettres à Victor, lui conseillant de s'enfuir; envoi de passeport dans une lettre par l'entremise de la cuisinière de la maison, gagnée par de l'argent.

*Lundi 3 janvier.*

Départ de cette dame pour Paris accompagnée de Charles; déjeuner matinal de M^lle^ L... à l'hôtel de la Pomme d'or, à Saint-Hélier, côtelette, vin de Bordeaux, thé, etc..., linge et différents objets appartenant

au jeune Victor remis à son père par M^lle^ L..., lettre cachée dans une boîte à rasoir contenant des reproches injustes et pleins de colère ; menace de ne plus revenir : " Je suis morte pour vous ". Suppression de ladite lettre par mon Toto.

*Mardi 4.*

La pluie tombe avec une persistance déplorable et les ouragans se succèdent presque sans interruption, ce qui n'empêche pas la température d'être excessivement douce.

*Mercredi 5.*

Les baigneurs persévérants continuent de prendre des bains de mer [1], il ne se passe pas de jours qu'on en voit quelques-uns dans les roches.

1 En janvier !

*Jeudi 6 janvier.*

Lettre de Mlle L..., venue de Saint-Malo sous le couvert de la cuisinière donnant à Victor l'indication des moyens de s'enfuir de chez son père et d'aller la rejoindre à Paris. Suppression de cette lettre par la famille. Le désespoir de Victor commence à se calmer; ce soir il dîne avec Vacquerie et son frère chez le comte de Téléki.

*Vendredi 7 janvier.*

Découverte de la correspondance clandestine de Mlle L... avec Victor par Mme V. H., à travers un carreau dépoli donnant sur l'escalier, aveu de Victor de cette correspondance et remise volontaire de son passeport entre les mains de sa mère, il est plein de courage et de raison.

*Samedi 8 janvier.*

Jour du *cidre* de Charles (nom donné par Vacquerie aux thés, aux soirées et aux réunions anglaises quelconques), mais le *cidre* de Charles n'a été fondé qu'en vue des proscrits démocrates et pauvres qui résident dans l'île.

*Dimanche 9 janvier.*

Je remarque en revenant de conduire Victor avec la lanterne que Suzanne porte tous les soirs devant nous, excepté les jours de lune, un groupe de Français composé de sept à huit personnes parlant à voix basse et rappelant par leur pose le serment des trois Suisses[1], ils ont l'air fort affairé et paraissent tenir conseil à quelques pas de la

[1] Les trois conjurés de Rulli (Arnold de Metchall, Walter Furst et Wemer Stauffacher).

maison d'un épicier dont la boutique entr'ouverte laisse voir beaucoup de monde.

*Lundi 10 janvier.*

Mon mystère d'hier au soir m'a été expliqué ce matin par la propriétaire. Les rassemblements que j'avais remarqués au dedans et au dehors de la boutique de l'épicier provenaient d'une algarade faite dans la maison de l'épicier par des Français emménagés de la veille chez lui. A la suite d'un déjeuner trop arrosé, on avait cassé et brisé les vitres et les meubles de l'appartement; l'épicier ne pouvant plus recourir à la force armée pour mettre le holà chez lui sans encourir une grosse amende pour infraction aux lois anglaises, qui défendent aux marchands quels qu'ils soient de rien vendre le dimanche pendant les offices, prit le parti de les mettre sous clef jusqu'au lendemain, se réservant d'en appeler à la bourse des hommes à jeun du

lendemain des dégâts des soulards de la veille. Les personnes que j'avais vues dehors étaient des démocrates sobres (!) qui étaient venus en hâte de Saint-Hélier pour tâcher d'arranger cette déplorable crémaillère si mal pendue, en arrêtant court le scandale. Je crois qu'ils y ont réussi, car il n'en a plus été question depuis à la réunion hebdomadaire des proscrits dans laquelle la conduite et les actions de chaque citoyen sont passées au crible de la plus minutieuse et de la plus pointilleuse susceptibilité.

Au moindre soupçon on nomme un jury d'honneur [1] pour éclaircir et juger le démocrate accusé de quelque infraction de *(illisible)* vertu républicaine. Témoin le sieur Famo, exclu de la Société fraternelle des Français, demeurant à Jersey, pour avoir présenté sa maîtresse comme sa femme légitime !

[1] C'est là une habitude (excellente en principe, mais souvent défectueuse et tracassière dans l'application) des Français en exil ainsi à Londres, à Genève, etc.).

Le soir, il y a eu gâteau des rois, sans fève, et cidre chez Victor. Mlle Adèle ayant mangé un petit gâteau dans la soirée avant tout le monde, son père lui fit remarquer qu'elle " anticidrait ". Ce verbe eut un grand succès parmi les invités, et adopté à l'unanimité et décliné à l'instant même depuis son premier temps jusqu'à son dernier. A cette soirée, le général Leflô[1] raconta à Victor son voyage forcé de Paris à *(illisible)*.

Le 2 décembre, on le fit monter par une nuit noire dans une voiture cellulaire ; à

[1] Ancien général de l'armée d'Algérie, compagnon et serviteur dévoué des princes d'Orléans. Il fut arrêté le 2 décembre, puis expulsé. Rentré en France après le 4 septembre 1870, il fut nommé ministre de la guerre par le gouvernement de la Défense nationale. Son rôle fut, d'ailleurs, assez obscur. Il fut envoyé plus tard comme ambassadeur auprès de la cour de Russie, malgré son hostilité contre la république. Il resta de longues années à Saint-Pétersbourg, très bien vu de la Cour impériale, mais peu estimé de la colonie française, dont il ne s'occupait nullement. Disons toutefois qu'il montra une activité patriotique en 1875, lorsque Bismarck menaça la France d'une nouvelle invasion.

peine le général fût-il serré (!) dans sa cellule qu'il s'aperçut de l'impossibilité pour lui d'allonger les jambes, à cause de la caisse pleine qu'il avait devant lui, chaque siège devant servir à deux fins : pour asseoir le prisonnier et satisfaire d'autres besoins. Cette manière de voyager, les genoux perpendiculaires, qui n'est qu'une gêne pour quelques instants, devient un affreux supplice quand le voyage se prolonge pendant des jours et des nuits. Le général, que l'obscurité avait d'abord empêché de rien voir, finit par habituer ses yeux et distinguer de l'autre côté du corridor dans lequel se tient le surveillant de la voiture, une cellule grillée en face de la sienne et à travers cette grille un nez ; à force de dévisager ce nez, il finit par se convaincre qu'il le connaissait intimement.

# APPENDICE

Dans notre Introduction nous parlions du voile arachnéen de l'intimité du poète et de notre héroïne. Le mot pouvait sembler bizarre ou fait pour rendre plus chatoyante la fin de phrase, sans lui donner aucun sens précis, ce qui arrive du reste assez fréquemment : un mot vous vient, il est euphonique, il met une jolie couleur dans la phrase, et sans plus y réfléchir on l'écrit. Ici il n'en est rien, nous n'avons pas eu cette coquetterie déplacée. Nous avons voulu simplement dire que le voile impénétrable qui abrita les amour du poète et de sa muse devenait de plus en plus léger, plus aérien, plus va-

poreux, plus subtil, et que bientôt à la suite de ces incursions dans leurs vies respectives il tomberait, et pareil au visage des antiques jeunes filles de Sparte, leur amour se montrerait à découvert, tout au moins pour ce qu'on en doit connaître, et afin que l'on voie, que l'on sache combien il y avait d'adorable passion, d'amour maternel, j'oserai dire, dans ces amours célèbres.

Ce voile qui cacha leur vie intime et auquel je fais allusion ne la cacha pas tout au moins pour les familiers. Ils n'en ont rien dit ou si peu que l'on risquait fort de n'en rien savoir aujourd'hui. Pourtant ce voile que nous avons soulevé eut un premier soupçon d'envol dans l'œuvre du poète Hugo lui-même. En effet, qui ne connaît les chants passionnés ou l'on voit très bien que sans la nommer c'est d'elle qu'il a voulu parler [1]; qui, versé dans ces indiscrétions,

[1] Dans l'édition de ses œuvres qu'il lui offrait, il soulignait à la table les pièces faites en son honneur.

ne voit pas, à mesure que l'on avance se muer en lumière le voile (auquel nous tenons tant !) à mesure que paraissent les livres anecdotiques des intimes du poète, le livre de Paul Chenay dans son *Hugo à Guernesey*, de M. Jules Claretie dans sa *Vie à Paris*, de 1883, de Richard Lesclide dans ses *Propos de table*, d'Alfred Asseline dans son *Victor Hugo intime*, de Paul Stapfer dans son *Victor Hugo à Guernesey* et plus près de notre époque et d'une façon plus particulière le livre de M. Wach qui publie dans son roman de *Juliette et Victor Hugo* des lettres de Juliette et où se trouve une longue préface de François Coppée !... les articles de Louis Guimbaud, de M. Léon Séché ; les livres d'amères critiques de Biré ; le volume de M. Hector Fleischmann qu'il intitule *Une Maîtresse de Victor Hugo* et où se trouve une longue causerie sur Sainte-Beuve ; une réédition du cruel *D'après nature* de Victor Hugo !.., Le volume de tant d'autres encore, qui ont parlé d'elle et que

nous n'avons point lus, nous étant borné uniquement à ceux qui, spécialisé dans cette étude devaient nous fournir de précis et d'inévitables documents.

# TABLE DES MATIÈRES

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*
le vingt-deux août mil neuf cent treize
PAR
L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE
pour
BERNARD GRASSET

# LITTÉRATURE, CRITIQUE, DIVERS (in-18 jésus : 3 fr. 50)

ABEL HERMANT.

## Essais de critique

Hervieu, Daudet, Alexandre Dumas, Zola, Balzac, Houssaye, Maupassant, Notes de Théâtre.

ÉTIENNE REY.

## De l'Amour

*I. Notes sur l'Amour.*
*II. Métaphysique de l'Amour.*

PIERRE LEGUAY.

## Universitaires d'aujourd'hui

Lavisse, Lanson, Seignobos, Lichtenberger, Langlois, Durkheim.

RENÉ GILLOUIN.

## Essais de critique littéraire et philosophique

Mme de Noailles, Colette Willy, Barrès, Charles Demange, Jean Moréas, W. James

MERMEIX.

## Chronique de l'An 1911

*Contenant le récit des négociations officielles et des négociations secrètes à propos du Maroc et du Congo*

PAUL REYNAUD.

## Waldeck-Rousseau

Préface de A. Millerand

EDMOND PILON.

## Sites et Personnages

ÉMILE POITEAU

## Quelques écrivains de ce temps

ÉDOUARD LOCKROY.

## Au Hasard de la Vie

*Notes et souvenirs.*
Préface de Jules Claretie

GEORGE BONNAMOUR.

## L'Apaisement

Les services Français d'un homme d'État

GUSTAVE BABIN.

## Au Maroc

par les camps et par les villes

DE MONZIE, Député.

## Aux Confins de la politique

RENÉ GILLOUIN.

## La Philosophie de M. Bergson

CHARLES PÉGUY.

## Œuvres choisies

ÉMILE BAUMANN.

## Trois Villes Saintes

JEAN RENAUD

## Mirages d'Exil

Préface de M. Albert Sarraut

LOUIS BERTRAND

## Le Livre de la Méditerranée

## COLLECTION DE ROMANS (*in-18 jésus : 3 fr. 50*)

| | |
|---|---|
| EUGÈNE MONTFORT.<br>**Les Noces Folles** | ERNEST DAUDET.<br>**Les Aveux d'un Terroriste** |
| ÉMILE BAUMANN.<br>**L'Immolé**<br>(Couronné par l'Académie française.) | ÉMILE BAUMANN.<br>**La Fosse aux Lions** |
| ÉMILE BAUMANN.<br>**Le Baptême de Pauline Ardel** | GEORGES RICHET.<br>**L'héritage de Tippou Akbar** |
| COMTE DE COMMINGES.<br>**Addy** ou **Promenades d'amants et villégiatures** | MAURICE LAIR.<br>**La Reprise** |
| JEAN GIRAUDOUX.<br>**Provinciales** | JEAN GIRAUDOUX.<br>**L'École des Indifférents** |
| PHILIPPE MILLET.<br>**Jenny s'en va-t-en guerre** | FRANÇOIS MAURIAC.<br>**L'enfant chargé de chaînes** |
| ÉMILE CLERMONT.<br>**Laure** | FRANCIS VAREYNES.<br>**Mirages**<br>Préface de CLAUDE FARRÈRE |

## *COLLECTION de ROMANS (in-18 jésus : 3 fr. 50)*

MICHEL ARTZYBACHEV.

**A l'Extrême Limite**

*Traduit du Russe*
par JACQUES POVOLOWSKY.

---

LÉON LAFAGE.

**La Chèvre de Pescadoire**

**Par Aventure**

**Le Bel Ecu de Jean Clochepin**

---

MARCEL AUDIBERT.

**Pilleraud**

---

AUGUSTE BAILLY.

**Les chaînes du Passé**

---

AUGUSTE BAILLY.

**Les Prédestinés**

---

LOUIS CAPILLERY.

**Mais l'Amour passa**

---

LAURENT EVRARD.

**La Nuit**

---

MICHEL ARTZYBACHEV.

**Sanine**

*Traduit du Russe*
par JACQUES POVOLOWSKY.

---

JACQUES MORIAN.

**L'Épreuve du Feu**

**Le Tournant**

**Une Passion**

---

BARONNE MICHAUX.

**Le Bandeau**

---

ÉVELYNE MONCŒUR.

**L'Incomparable**

---

HILMA PYLKKANEM.

**Saïmi Tervola**

---

HILMA PYLKKANEM.

**Le Sénateur Sonerva**

---

JEAN RENAUD.

**Les Errants,** *roman colonial*